

Les Signes des Temps

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Matth. 24 : 33.

5^{ME} ANNÉE, NO. 5.

BALE (SUISSE), NOVEMBRE 1880.

53^{ME} NUMÉRO.

LES SIGNES DES TEMPS

JOURNAL MENSUEL

publié par la Société des Adventistes du Septième Jour

COMITÉ de la Société. } J. N. Andrews,
J. Erzenberger,
Pierre Schild.

PRIX D'ABONNEMENT FR. 5
par an ou par volume de 12 numéros.

S'adresser : Bureau des „SIGNES DES TEMPS“
Bâle (Suisse).

LA VRAIE SOURCE.

Il est une source abondante,
Toujours ouverte au pèlerin ;
Son eau limpide et jaillissante
Est le remède souverain,
Ses bords sont d'un accès facile,
L'enfant même peut y puiser ;
Son onde rend toujours fertile
Le sol qu'elle vient arroser.

De cette source bienfaisante,
De son flot pur, vivifiant,
S'élève une voix consolante,
Parlant d'amour à tout passant.
O flot sanglant, source bénie !
Seule richesse du pécheur,
Tu lui donnes paix, joie et vie,
Le Ciel et l'éternel bonheur !

Elle est au pied du bois infâme
Que l'amour divin a dressé ;
O croix bénie ! ancre de l'âme,
Refuge du cœur oppressé !
Sous ton ombre mystérieuse,
Je sens mon cœur se ranimer ;
Mon âme sort victorieuse
De la lutte, et vit pour aimer.

—LA CHAMBRE HAUTE.

Articles Variés.

COMMENT LE CONCILE DU VATICAN

ÉTABLIT L'INFAILLIBILITÉ DU PAPE.

CINQUIÈME ET DERNIER ARTICLE.

AJOUTONS encore que quelques prélats ignorants, mais sincères, croyaient en réalité que le jour de la promulgation du décret de l'infaillibilité papale verrait une nouvelle Pentecôte, un nouveau baptême céleste du saint père, une ère nouvelle dans l'histoire de l'église.

Par l'adoption d'une forme modifiée de la question précédente, le débat sur des portions spéciales du *schema* fut deux fois amené à une brusque clôture. Plus d'une fois des orateurs trop impétueux et trop irréflechis furent sifflés et réduits au silence. L'évêque Strossmayer demanda

que la relation de l'église et de l'état fût d'abord déterminée afin que l'on sût si, par un tel décret, le pape était fait le chef politique de l'état. Sa requête fut traitée avec mépris. Il fit valoir le fait que nul concile dans le passé n'avait jamais confirmé un décret, si ce n'est par un vote presque unanime, et il demanda l'application du même principe au dogme actuel. Sa demande fut reçue avec des marques d'indignation ouvertes, violentes et inconvenantes. Les chaleurs presque tropicales de l'été approchaient. Les pères devenaient impatients et mal à leur aise à cause de leur réclusion prolongée. Treize moururent pendant les trois premiers mois des sessions. La minorité ne pouvait plus lutter. Les artifices de Rome ne pouvaient plus en réduire le nombre. Le 13 juillet 1870, un peu plus de six mois après l'ouverture des sessions du concile, le vote final eut lieu ; le dogme de l'infaillibilité papale devint un dogme de l'église catholique, et les âmes de ses deux cent millions de croyants passèrent de la surveillance de leurs prêtres et de leurs évêques, à celle du saint père, le représentant de Dieu ! A la fin, l'opposition se manifesta avec une force inattendue. Quarante-huit votèrent négativement ; soixante-deux ne donnèrent qu'un assentiment modifié ; environ soixante-dix s'absentèrent de la salle du concile, pour éviter de voter. Divers rapports montrent que le nombre des votes affirmatifs est de quatre cent cinquante et un à quatre cent quatre-vingt-huit. Le nombre total des ecclésiastiques convoqués au concile était de mille. A peine la moitié de ce nombre manifestèrent leur approbation à ce décret. Plus d'un quart des membres convoqués au concile signifièrent plus ou moins directement leur désapprobation. Parmi les quatre-vingt-huit qui votèrent négativement, se trouvaient trois cardinaux, deux patriarches et quatre archevêques. Ce nombre comprenait quelques-uns des esprits les meilleurs et les plus sincères de l'église.

Jusqu'à la fin, la minorité avait espéré que le dogme serait présenté comme une doctrine probable et non comme une croyance nécessaire. Mais, même en cela, ils devaient être déçus. Cette déclaration de foi des plus extraordinaires, se termine par la formule usuelle par laquelle Rome a l'habitude de confier ses doctrines à ses enfants obéissants : « Si quelqu'un, qu'à Dieu ne plaise, a la témérité de contredire notre déclaration, qu'il soit anathème ! »

Le lundi, 18 juillet, fut fixé pour la promulgation de ce décret. Les spectateurs ne pouvaient manquer d'observer la différence entre l'enthousiasme religieux qui caractérisait l'ouverture du concile et la froide indifférence avec laquelle la consommation de ses travaux fut accueillie. Aucun drapeau ne flottait sur les maisons. Aucune décoration n'ornait les sombres rues de Rome. On n'entendait aucun bruit de carrosses, on ne voyait aucune foule empressée, rien ne proclamait qu'un événement extraordinaire allait arriver. Les chaleurs de l'été avaient éloigné les étrangers de la ville sainte. Les Romains dévots considéraient avec une suprême indifférence la déification solennelle d'un de leurs membres par la mère église. Quelques centaines de spectateurs flânaient nonchalamment sous le dôme de St. Pierre. C'était en grande partie des femmes, des enfants et des moines. Il n'y eut ni pompes solennelles, ni procession magnifique. Les ecclésiastiques entraient seuls ou par petits groupes de deux ou trois. Lorsque enfin le pape arriva, et que le chœur commença le chant d'ouverture, presque un tiers des sièges dans la chambre du concile étaient encore vacants. Les membres composant la minorité, fidèles à l'église, et fidèles aussi à eux-mêmes, avaient fait suivre leur vote d'une remontrance pleine de dignité, mais infructueuse ; puis ils s'étaient retirés d'un concile dont il n'est nullement certain qu'ils reconnaîtront l'autorité. De l'auguste assemblée qui s'agenouilla avec révérence devant le pape, le 8 déc. 1869, cinq cent trente-cinq restèrent, deux dans le but de délivrer leur *non placet* final en présence du pape.

L'un des secrétaires du concile lut le décret d'une voix aigre et pénétrante. A mesure que la lecture continuait, une obscurité étrange couvrait la scène. Même aux sceptiques elle paraissait presque surnaturelle. L'air même devenait épais et ténébreux. L'appel commença. Les ecclésiastiques, en se levant de leur siège, donnèrent leur assentiment à un acte blasphématoire qui n'avait point eu de parallèle depuis la chute de l'empire romain. Au même instant l'orage qui se préparait depuis longtemps éclata sur le Vatican. Les éclairs illuminaient la salle du concile d'une lueur étrange et peu naturelle. Des coups de tonnerre fréquemment répétés et prolongés couvraient les voix et les votes des ecclésiastiques. Et cependant au milieu de cette scène d'une sublimité imposante et indescriptible, le vote eut lieu

Enfin le pape se leva pour annoncer le résultat du concile, et pour s'arroger la prérogative qui, d'après le jugement universel de l'humanité, n'appartient qu'à Dieu seul. Mais l'obscurité était devenue trop profonde pour sa vue affaiblie. Il lui fut impossible de déchiffrer le document contenant la formule. Un serviteur fut appelé à son aide avec un cierge allumé. Ainsi, au milieu des ténèbres qui voilaient cette scène surnaturelle, au milieu du fracas du tonnerre qui couvrait les voix audacieuses, le concile du Vatican acheva ses travaux.

Acheva ses travaux, disons-nous. Il peut en effet recommencer ses sessions, mais il n'y a plus qu'un faible résidu italien, et il ne reste plus rien à faire. Sa mission est achevée. Un pape infallible n'a plus besoin de conseillers.

Il est facile de voir l'effet immédiat de ce décret. Désormais l'église catholique romaine est la servante de l'ordre des jésuites. Il est impossible de prédire quel en sera le résultat définitif. Nous n'essayerons pas de prophétiser quelle moisson la future église peut recueillir de cette semence semée au vent, mais une chose est certaine, c'est que dans toute l'histoire du passé, la papauté n'a pas reçu de coup plus rude que celui qu'elle a reçu de la main de Pie IX et de ses pieux conseillers.—*Harper's Magazine, Déc. 1870.*

JÉSUS A BÉTHESDA.

DEUXIÈME ARTICLE.

JÉSUS annonça aux pharisiens que l'œuvre de soulager les souffrances des affligés était en harmonie avec la loi du Sabbat, soit relativement au salut de l'âme, soit au soulagement des douleurs physiques. Une telle œuvre était en harmonie avec celle des anges de Dieu, qui montaient et descendaient continuellement entre le ciel et la terre pour répondre aux besoins de l'humanité souffrante. Jésus répondit à leurs accusations par cette déclaration : « Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille aussi. » Tous les jours appartiennent à Dieu pour exécuter sa grande œuvre en faveur de l'humanité. Si l'interprétation que les Juifs donnaient de la loi était correcte, alors Jéhovah était en défaut ; lui dont l'œuvre avait soutenu et vivifié la création depuis qu'il avait posé les fondements de la terre, alors que les étoiles du matin poussaient ensemble des cris de joie, et que tous les enfants de Dieu chantaient en triomphe. Celui qui avait déclaré que son œuvre était bonne, et qui avait établi l'institution du Sabbat pour en commémorer l'achèvement devait alors mettre un point à son œuvre, et faire cesser l'activité continue de l'univers.

Dieu doit-il commander au soleil de ne pas remplir son office le jour du Sabbat ? Doit-il empêcher ses rayons bienfaisants de réchauffer la terre et de nourrir la végétation ? Le système de l'univers entier doit-il rester ce jour-là dans l'inaction ? Doit-il ordonner que les ruisseaux cessent de couler au travers des champs et des forêts qu'ils arrosent, et doit-il commander aux vagues houleuses de la mer de cesser leur perpétuel flux et reflux ? Le blé doit-il s'arrêter de croître, et le fruit de mûrir pendant un seul jour ? Les arbres verdoyants et les plantes délicates ne doivent-ils pousser ni boutons ni fleurs le jour du Sabbat ?

Sûrement, si tel était le cas, l'homme serait privé des fruits de la terre et des bénédictions qui rendent la vie désirable. La

nature doit continuer son cours invariable ; Dieu ne doit pas laisser reposer ses mains un seul instant, autrement l'homme défaillerait et mourrait. Et dans la même proportion, l'homme a une œuvre à accomplir le jour du Sabbat. Il faut satisfaire aux besoins de la vie, soigner les malades, et pourvoir aux besoins des nécessiteux. Dieu ne tiendra point pour innocent celui qui, le jour du Sabbat, s'abstient de soulager ceux qui souffrent. Le saint Sabbat a été fait pour l'homme, et des actes de bienfaisance et de miséricorde accomplies ce jour-là sont toujours approuvées de Dieu. Dieu ne désire pas que ses créatures souffrent pendant une heure seulement des douleurs qui pourraient être soulagées le jour du Sabbat ou tout autre jour.

Jésus chercha à graver dans l'esprit étroit des Juifs la folie de leurs vues sur le Sabbat. Il leur montra que l'œuvre de Dieu ne cesse jamais. Elle est même plus grande le jour du Sabbat que dans toute autre occasion, car ce jour-là, les enfants de Dieu quittent leur travail ordinaire et se livrent au culte, à la méditation et à la prière. Le jour du Sabbat plus qu'aucun autre jour, ils demandent à Dieu plus de faveurs ; ils réclament son attention spéciale ; ils sollicitent ardemment ses meilleures bénédictions ; ils offrent des prières ardentes pour obtenir des faveurs spéciales. Dieu n'attend point que le Sabbat soit passé avant d'accorder ces requêtes, mais avec une sagesse judicieuse, il accorde aux suppliants ce qui est le meilleur pour eux.

L'œuvre du ciel ne cesse jamais pour un seul instant, et l'homme ne devrait point non plus cesser de faire du bien. La loi du Sabbat défend tout travail pendant le saint jour de repos de l'Éternel. Le travail pour la subsistance doit cesser ; nul travail ayant pour but des plaisirs mondains ou un profit quelconque n'est légitime le jour du Seigneur ; mais l'œuvre de Christ, en guérissant les malades a sûrement honoré le saint Sabbat. Jésus réclamaient les mêmes droits que Dieu, en faisant une œuvre également sacrée et du même caractère que celle à laquelle était occupé son Père dans le ciel. Mais les pharisiens furent encore plus courroucés parce que non-seulement il avait transgressé la loi, selon leur jugement, mais parce qu'à cette offense, il avait ajouté le péché odieux de se déclarer égal à Dieu. Ce fut l'intervention seule du peuple qui empêcha les autorités juives de mettre à mort Jésus sur le lieu même. « Jésus prenant la parole, leur dit : « En vérité, en vérité je vous dis, que le Fils ne peut rien faire de lui-même, à moins qu'il ne le voie faire au Père ; car tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait pareillement. Car le Père aime le Fils, et il lui montre tout ce qu'il fait, et il lui montrera des œuvres plus grandes que celles-ci, en sorte que vous en serez remplis d'admiration. Car, comme le Père ressuscite les morts et leur donne la vie, de même aussi le Fils donne la vie à ceux qu'il veut. »

Ici Jésus s'éleva à sa véritable place devant les Juifs, et se déclara être le Fils de Dieu. Ensuite, dans un langage à la fois plein de douceur et de dignité, il les instruisit à l'égard du Sabbat. Il leur dit que le jour de repos que Jéhovah avait sanctifié et mis à part pour un but spécial, après avoir achevé l'œuvre de la création n'avait pas été désigné pour être un jour d'inactivité inutile. De même que Dieu avait cessé son œuvre de créer, et qu'il s'était reposé ce jour et l'avait béni, ainsi l'homme devait quitter les occupations de sa vie journalière, et consacrer ces heures sacrées à un repos

bienfaisant, au culte, et à de saintes actions.

Les gouverneurs du peuple ne purent répondre à ces grandes vérités qui étaient présentées à leurs consciences. Ils n'avaient aucun argument pour les combattre ; ils ne pouvaient que citer leurs coutumes et leurs traditions, mais ces choses semblaient bien faibles et fades à côté des arguments puissants et concluants que Jésus avait tirés de l'œuvre de Dieu et de la marche constante de la nature. S'ils avaient eu le moindre désir d'être éclairés, ils auraient été convaincus que Jésus leur disait la vérité. Mais ils éludèrent les questions relatives au Sabbat, et cherchèrent à soulever contre lui la colère du peuple parce qu'il s'était fait égal à Dieu. La fureur des gouverneurs ne connut plus de bornes, et ce ne fut pas sans difficulté qu'ils furent empêchés de saisir Jésus pour le mettre à mort.

Mais le peuple ne fut pas excité à la violence, et les gouverneurs des Juifs furent couverts de confusion par la candeur avec laquelle le peuple écoutait les paroles de Jésus. Ils l'approuvèrent d'avoir guéri le pauvre paralytique qui avait été malade pendant trente-huit ans. De sorte que les sacrificateurs et les anciens furent obligés de contenir leur haine pour le moment ; et d'attendre une occasion plus favorable pour accomplir leurs mauvais desseins.

Jésus déclare qu'il ne peut rien faire de lui-même, « à moins qu'il ne le voie faire au Père. » Sa relation avec Dieu ne lui permettait pas de travailler d'une manière indépendante de lui, et il ne pouvait rien faire contre sa volonté. Quel reproche, surtout pour ceux qui présentaient des accusations contre le Fils de Dieu, à cause de l'œuvre même pour laquelle il avait été envoyé sur la terre ! Par leurs mauvaises actions, ils s'étaient séparés de Dieu, et dans leur orgueil et leur vanité, ils agissaient indépendamment de lui, se croyant capables d'agir par eux-mêmes en toutes choses, et ne sentant pas le besoin qu'ils avaient d'une sagesse plus grande que la leur, pour leur aider et les diriger dans leurs actions.

Peu de personnes comprennent toute la force des paroles de Christ à l'égard de sa relation avec le Père. Ces paroles enseignent à l'homme à se considérer uni d'une manière inséparable à son Père céleste, afin que, quelle que soit la position qu'il occupe, il soit responsable envers Dieu qui tient entre ses mains nos destinées. Il a destiné l'homme à accomplir son œuvre, et il l'a doué de facultés intellectuelles, et lui a donné les moyens d'accomplir ce but ; et pendant que l'homme sera fidèle à cet office élevé, il peut avec assurance compter sur les bénédictions et les promesses de son Maître.

Mais si, lorsqu'il est placé dans une position de confiance, il s'enorgueillit à ses propres yeux, comptant sur son propre pouvoir et sa propre sagesse, prenant les affaires en mains, indépendamment des autres, et se séparant de Celui qu'il fait profession de servir, Dieu le rendra responsable de sa conduite présomptueuse ; il n'a pas agi en harmonie avec son Maître.

Jésus se présenta alors devant les Juifs sous son véritable caractère. Il déclara que toutes les choses que le Père faisait, le Fils les faisait aussi de la même manière, par l'exercice de la même puissance, et avec de semblables résultats. Il promit aussi à ceux qui l'entendaient qu'ils verraient de plus grandes actions que celles qu'il avait accomplies en guérissant les malades, les aveugles et les paralytiques. Les sadducéens différaient des pharisiens à l'égard de la résurrection des morts. Les premiers affirmaient qu'il n'y aurait point de résurrection

du corps. Mais Jésus leur dit qu'une des plus grandes œuvres de son Père est de ressusciter les morts, et que de même le Fils de Dieu a le pouvoir en lui-même de ressusciter les morts. «Ne soyez pas surpris, dit-il, de cela; car le temps viendra que tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix; et ceux qui auront fait de bonnes œuvres en sortiront, et ressusciteront pour la vie; et ceux qui en auront fait de mauvaises ressusciteront pour la condamnation.»

E. G. WHITE.

«CHUTE D'ÉTOILES.»

Le centième anniversaire de l'obscurcissement du soleil, lequel eut lieu en mai dernier, inspira un écrivain du *Columbus* (Ga.) *Enquêter* à rappeler les incidents d'une autre merveille phénoménale, la grande «pluie d'étoiles» du 13 nov. 1833; nuit en laquelle un si grand nombre de météores volèrent et se croisèrent en tous sens, tellement que le firmament paraissait tout en feu, et que beaucoup de personnes ignorantes croyaient que la fin du monde était venue. Il parle ainsi:

«C'était par une nuit aussi claire que jamais. Lorsque je voulais fixer mes yeux sur une étoile particulière, au bout de quelques instants, elle semblait tomber; cela était dû sans doute au fait qu'elle était obscurcie par un météore fugitif. L'illusion était complète.»

Il rapporte ensuite la curieuse anecdote d'un vieux marin qui réforma son genre de vie lorsqu'il vit (ou crut voir) tomber «l'étoile polaire.» L'histoire est rapportée dans le propre langage du marin; et ce que nous avons dit plus haut touchant l'illusion d'optique montre combien était naturelle l'impression qu'il reçut.

«J'ai passé sur la mer une grande partie de ma vie, dit-il, et j'ai affronté mille dangers. Mais jamais auparavant je n'avais considéré la mort et l'éternité d'aussi près. Vous savez, monsieur le pasteur, que les marins croient à l'étoile polaire. Eh bien, je voyais que les autres étoiles tombaient, mais je pensais que tandis que l'étoile polaire restait à sa place, tout irait bien. Ainsi je sortis et je m'assis par terre, le dos appuyé contre la cheminée, et de là j'observai cette étoile, sans cligner des yeux. Au bout de quelques minutes, elle se détacha et tomba. Et alors, monsieur, je tombai à genoux, et je fis une des plus ferventes prières que vous ayez jamais entendues, et depuis ce moment-là, je n'ai pas proféré un seul juron.» — *Youth's Companion*.

L'ESPRIT ET LES SPIRITUEUX.

PAR A. MC. ELROY WYLIE. D. D.

F. W. ROBERTSON appelle l'attention sur le fait surprenant que St. Paul met en juxtaposition (Eph. 6 : 18) deux influences des plus différentes: «Le vin et l'Esprit.» Quelle sorte de rapport existe-t-il entre ces deux choses pour donner occasion dans la même phrase à une comparaison ou à un contraste, ou même à une allusion?

Sans prendre la peine de considérer l'idée païenne que Bacchus, le dieu du vin, ou en un mot, le vin, était un inspirateur, remarquez s'il vous plaît ce grand fait, savoir, qu'il y a deux systèmes d'inspiration. Tout ce qui est substantiel porte avec soi son ombre. Toutes les influences tendant à une riesaine vation ont de bas contrefacteurs; iméaerissent semblables dans leurs pressants effets, mais ils s'éloignent rapidement péluite, par la différence immense de leurs n ultats.

Prenez ces deux pensées: la lumière et l'ombre, l'Esprit et les spiritueux. Avez-vous jamais songé à l'étrange parallélisme qui existe entre eux sous la forme d'antithèse?

Voyons. «Ne vous enivrez point de vin dans lequel il y a de la dissolution, mais soyez remplis de l'Esprit.» Examinez soigneusement le passage, et vous trouverez deux sources d'inspiration, l'une est le vin qui est l'instrument de l'ennemi de l'homme, l'autre est l'Esprit qui est l'instrument de l'Ami éternel de l'homme.

Posez cette question à ceux qui se livrent à la boisson: Pourquoi buvez-vous? Vous obtiendrez des réponses à peu près comme les suivantes:

«*Je bois pour éprouver de nouvelles sensations.*» Le sténographe d'un des principaux journaux de New-York a dit élégamment: «Mon affaire est de chercher des sensations nouvelles, et de les reproduire.» Tout homme *sent*, lors même qu'il ne peut s'en rendre compte, que sa nature aspire vers l'infini. C'est une des formes de l'infini que de sonder de nouvelles expériences. Or il y a deux moyens de satisfaire cette aspiration: le mal et le bien. Par le vin ou les spiritueux, c'est le moyen de Satan. Essayez le vin, et le commencement de l'effet qu'il produira ressemblera à de nouvelles expériences, et ne sera pas très-différent des premiers degrés d'une grande extase religieuse. Ecoutez ce que disait la multitude assemblée au matin du jour de la Pentecôte: «Ces hommes sont pleins de vin doux.» Dans l'un et l'autre cas, un homme est *hors* de lui-même, et c'est ce que nous aimons tous; c'est l'état requis pour étudier de nouvelles expériences.

Le vin nous fait sortir de nous-mêmes; c'est l'action de Satan, et elle est mauvaise. L'Esprit nous fait sortir de nous-mêmes; c'est l'action de Dieu, et elle est bonne. Par le moyen de l'une ou l'autre de ces opérations, le caractère de l'homme est transformé: Par la première, il empire continuellement jusqu'à ce que l'homme soit devenu un démon, par la dernière il s'améliore jusqu'à ce que l'homme ait revêtu le caractère de l'homme glorifié, supérieur aux anges.

Un autre dira: «*Je bois pour m'exciter.*» Nous ne voulons pas décrier l'excitation. Elle est bonne. La stagnation envoie plus de personnes dans l'asile des aliénés que l'excitation. L'excitation est saine comme l'eau courante. Par l'excitation, nous oublions le passé. Le vin excite: c'est l'action de Satan. L'Esprit excite: c'est l'action divine.

L'homme a toujours à choisir entre la droite ou la gauche. Il ne peut pas longtemps rester dans une position neutre, entre le bien et le mal. Il n'est ni sage ni prudent de suivre la *via media*. Chaque moment d'excitation, semblable à une écluse, place l'homme sur un niveau plus ou moins bas. L'excitation produite par l'Esprit, c'est le passage par l'écluse, qui nous élève de plus en plus sur le chemin de la justice. Etre plein de vin, c'est se précipiter par la porte d'une écluse qui nous plonge toujours plus profondément sur la sombre route du mal.

Un autre dira: «*Je bois pour acquérir de la force.*» Là, il n'y a point d'argument contre les sensations d'un homme. Aussi longtemps qu'il se persuade que les spiritueux sont favorables à sa santé, il ne voudra rien écouter. Salomon dit: «Donnez de la cervoise à celui qui s'en va périr.» La propriété de l'alcool est de conserver les tissus. L'alcool empêche la corruption temporaire au dépens d'une plus grande corruption dans la suite, et boire de l'alcool sert au même but que si l'équipage d'un vaisseau manquant de vivres en plein océan mangeait ses compagnons morts. Ah! dira-t-on, le vin m'aide à passer par-dessus

les difficultés, sans cela je tomberais souvent dans le découragement.

Le vin aide un homme à prononcer son premier discours, il raffermis ses nerfs, et donne une force surnaturelle à ses muscles pour soutenir un combat désespéré, le rend insensible aux sensations du froid ou du chaud, non pas en empêchant à la température d'agir sur lui, mais en le rendant insensible. Le chloroforme ne guérit pas la douleur: il nous rend insensibles.

Le vin donne de la force! nous aide à passer par dessus les difficultés!! C'est l'action de Satan. Voici l'action de Dieu: «Soyez remplis de l'Esprit» Les hommes braves au fort du combat ne sentent point la blessure cruelle, et ils sont doués d'une force surnaturelle. Etre rempli de l'Esprit, c'est être joyeux dans le combat de la vie, et renouveler sa force comme celle des aigles. A mesure que nous nous élevons, la force d'attraction vers la terre diminue, et nous nous élevons par l'Esprit. Paul et Silas, fouettés et liés de chaînes dans la prison, chantant des cantiques à minuit, sont des exemples du mode divin d'inspiration. Peut-être que le géolier, en s'éveillant au bruit de leurs cantiques, pensait qu'ils étaient ivres. S'il le crut, il découvrit bientôt son erreur; et son instinct seul pouvait lui dire que cette inspiration était une inspiration telle que le monde païen n'en avait jamais vue.

Un autre dira: «*Je bois pour être sociable.*» Sûrement la sociabilité est une vertu chrétienne. L'avare adorant son or, le rival de Dieu, est l'antithèse. La sociabilité est recommandée. «Que chacun ne regarde point à son intérêt particulier.» «N'oubliez pas d'exercer l'hospitalité.» Vous pouvez trouver un ange. Cela est très-bien, soyez sociable. Le christianisme a perdu son parfum. Le sirop de l'amour s'est transformé en vinaigre d'une pharisaïque misanthropie.

Assurément, les hommes sont plus sociables lorsqu'ils sont pleins de vin; mais c'est l'action de Satan, c'est une sociabilité sans sagesse, une stupide hilarité, un rire insensé, le bruit des épines sous le chaudron; c'est un fantôme qui disparaît à l'heure de minuit.

Or l'action de Dieu est tout à fait contraire. «Soyez remplis de l'Esprit,» dans lequel il n'y a point de dissolution. Ne pensez-vous pas que les cent vingt disciples assemblés dans la chambre haute, lorsque le Saint-Esprit descendit sur eux sous la forme de langues de feu, étaient sociables les uns avec les autres? Si jamais une société céleste émigra sur la terre, ce fut alors. Considérez cette assemblée mue par l'ange de l'amour! Leurs paroles sont pleines de grâce. Leur conversation réfléchit l'atmosphère céleste. Si nos églises ne sont pas sociables, ce n'est pas à cause de l'Esprit, mais à cause de l'absence de cet Esprit. Si nos réunions du soir sont si «ennuyeuses,» c'est parce que les hommes veulent continuer à suivre le chemin périlleux entre le bien et le mal, c'est qu'ils ne sont ni froids ni bouillants. Ce qui leur manque, c'est d'abandonner la boisson des spiritueux, et de rechercher l'inspiration élevée de l'Esprit de Dieu.

Si Christ était ici-bas, parmi la société, les hommes ne l'inviteraient-ils pas dans leurs fêtes innocentes? Nous sommes persuadés qu'alors il ne manquerait pas de sociabilité. Faisons donc de même maintenant, en recherchant l'inspiration de son Esprit.

Un autre répondra: «*Je bois pour noyer mon chagrin.*» Cette classe est nombreuse. Hélas! tel est en effet le cas. Première

ment la boisson leur attire des difficultés, puis les difficultés les excitent à se plonger encore plus profondément dans la boisson, de sorte que les spiritueux deviennent la cause et l'effet du désastre, et leur dernière condition est pire que la première.

L'oubli des chagrins voilà la méthode de Satan. Certainement c'est Dieu qui donne le repos à celui qui l'aime, voilà l'action de Dieu. Le vin produit le premier, l'Esprit produit le dernier. Le vin produit l'oubli temporaire des chagrins, puis d'inexprimables terreurs. L'Esprit produit une calme résignation, puis un sommeil doux et réparateur, ensuite une force nouvelle et des succès croissants dans la lutte de ce monde.

L'eau peut noyer le corps, mais le vin ne pourra jamais noyer les chagrins. Ce sont des fantômes qui ne disparaîtront point au commandement du vin.

Prenez l'autre moyen, le moyen divin. Soyez remplis de l'Esprit; alors il n'y aura plus de place pour les chagrins, ni même pour les soucis; car l'Esprit ayant liberté d'accès portera tous nos chagrins à celui qui prend soin de nous.

Enfin, les hommes disent qu'ils boivent pour être heureux. Qu'ils sachent donc que c'est là la méthode de Satan, l'antithèse du bien, le plus vil contrefacteur du vrai, le faussaire des aspirations humaines vers l'éternité.

Voici un chemin plus sûr et divin qui produira une éternité de paix inaltérable, «Soyez remplis de l'Esprit.» pour obtenir de nouvelles expériences, de l'excitation, de la force, de la sociabilité, pour noyer le chagrin, en un mot pour tous les besoins de l'homme, pour former son caractère et assurer son bonheur.

L'INCRÉDULE RÉDUIT AU SILENCE.

Un jeune pasteur vint un jour faire visite à sa sœur, et trouva une société assez nombreuse réunie autour de la table. Il fut présenté aux convives et invité à s'asseoir en face d'un officier dont le visage pourpre semblait révéler quelles étaient les choses qu'il aimait. Cet officier semblait diriger la conversation, et il se laissait aller sans réserve à des propos frivoles, incroyables et impies. Une demoiselle de la société se mit à parler d'une manière quelque peu enthousiaste d'un sermon qu'elle avait récemment entendu. L'officier l'attaqua aussitôt: «Je suis surpris, lui dit-il, que vous trouviez du plaisir dans ces superstitions ténébreuses. Dans ce siècle de lumière, nous sommes trop éclairés pour nous soucier de ce que disent les prédicateurs concernant Dieu. Il n'y a point de Dieu, et une jeune demoiselle comme vous ferait mieux de parler de théâtre, de danses et d'autres amusements, plutôt que de s'occuper de choses si stupides.»

Ce discours rendit l'hôtesse anxieuse et mal à l'aise; afin de donner au moqueur un avertissement amical, elle dit: «Mon cher monsieur, vous êtes très-sévère, vous semblez oublier que mon frère qui est ici est un ministre de l'évangile.»

Cet homme toutefois ne se laissa point déconcerter par ces paroles, mais se tournant vers le jeune pasteur, il continua: «Oh! très-bien, mon ami pasteur, nous nous entendons bien. Je suis très-certain que vous, qui êtes un homme d'une intelligence cultivée, donnerez votre assentiment à mes paroles. Vous présentez la vieille histoire simplement à cause de votre place; et pour des paysans ignorants tout cela est assez bon, mais après tout, vous-même au fond, vous

vous accordez avec moi, n'est-ce pas? Voyons dites vrai.»

Pendant un moment le pasteur regarda tranquillement son interlocuteur, puis il dit: «Avant de répondre, j'ai trois questions à vous faire: Vous dites: Il n'y a point de Dieu. Par conséquent, vous êtes un athée. Il a toujours existé de telles personnes dans le monde. Nous pouvons distinguer trois sortes d'athées. Les premiers sont des philosophes, des penseurs qui ont sérieusement recherché la vérité et ne l'ont point trouvée. Alors après avoir beaucoup pensé, spéculé et tâtonné, ils sont enfin tombés dans le désespoir, et ils ont dit: Il n'y a point de Dieu. Est-ce là votre expérience?»

«Oh! non, dit l'officier avec un rire moqueur, je ne suis pas un philosophe. La pensée, la recherche et l'examen ne sont pas de mon goût.»

Eh bien, alors, dit le ministre, quelquefois il devient à la mode de parler d'une manière frivole concernant Dieu, la foi et la doctrine. De temps en temps l'incrédulité a des défenseurs capables. Ces hommes-là attaquent et tournent en dérision toutes les anciennes bornes de la foi, lesquelles bien des cœurs chérissent comme un trésor précieux. Et comme ils font parade de leur doctrine partout, soit dans leurs discours ou dans leurs écrits, il devient à la mode parmi la multitude de se ranger de leur côté, et d'accepter aveuglément leurs doctrines. De cette manière, il arrive qu'ici et là un homme cherche sa propre gloire en se moquant de la foi et en parlant d'une manière frivole et légère des choses sacrées, simplement parce que c'est à la mode de le faire, tandis qu'après tout, au fond de son cœur, il s'attache encore à la foi. Est-ce là votre cas?»

«Non, répliqua l'officier, avec irritation, non, je ne suis point un aveugle imitateur des autres. Je ne suis l'écho des doctrines de personne.»

«La troisième classe d'athées, continua tranquillement le pasteur, se compose de personnes qui ont pendant longtemps suivi les désirs et les plaisirs de cette vie, et qui se sont vautrés dans la fange du péché. Mais enfin il vient un moment où un Dieu saint atteint leur conscience. Ils cherchent alors à étouffer cette voix importune; ils veulent se débarrasser de la pensée de la mort et du jugement, et le chemin le plus facile et le plus court pour y parvenir est simplement de dire: Il n'y a point de Dieu; tout finit à la mort.»

Cette fois le pasteur ne demanda pas: «Est-ce là votre cas?» Le moqueur, silencieux et confus, ne chercha point à répondre. Mais les yeux des convives étaient fixés sur lui, et leur attitude sérieuse témoignait que le pasteur avait frappé juste. Cet homme, qui avait fermé les yeux sur son propre état de péché, et qui avait cherché à éluder la pensée du jugement et de la condamnation en niant l'existence de Dieu, était un commentaire vivant de ces paroles de la Sainte-Ecriture: «L'insensé a dit en son cœur: Il n'y a point de Dieu.» Ps. 14: 1. — *Sabbath Recorder*.

AVIS AUX DYSPEPTIQUES.

RENONCEZ au porc, aux viandes grasses, aux sauces, aux pâtés, aux épices, à la confiserie, au thé, au café, aux boissons alcooliques, à la bière et aux liqueurs de toutes sortes. Que votre nourriture soit naturelle, simple et salubre, principalement composée de fruits et de végétaux. Que votre pain soit fait de farine non blutée. Prenez vos repas très-régulièrement; si vous en

faites trois, que le souper soit très-léger. Mangez lentement, légèrement et que votre nourriture soit mâchée complètement. Prenez garde de ne pas boire ni manger trop chaud. Evitez les collations, quelque excuse que vous ayez pour les prendre. Faites assez d'exercice en plein air; ne vous asseyez pas à rêver, mais détournez entièrement vos pensées de votre maladie et de vos peines. Réglez bien vos heures; levez-vous tôt; faites un léger exercice d'une demi-heure avant le déjeuner. Baignez-vous souvent; entretenez votre peau dans un état de propreté et les pores ouverts. Que vos pieds soient au sec dans des chaussures assez épaisses pour que l'humidité ne puisse les pénétrer. Que vos chambres soient bien aérées. L'air vicié est assez pour tuer une personne bien portante—il en tue des milliers. Que vos vêtements ne vous gênent pas, surtout vers la région du cœur et des poumons. Bannissez à toujours la pipe, la chique, la tabatière comme une plaie. Parmi les causes qui donnent naissance à la dyspepsie et qui la propagent, il n'en est point de plus terrible que l'usage de l'«Herbe des Indiens» (tabac). Evitez la pharmacie; gardez-vous des médecins des charlatans et des panacées. Finalement, ayez une bonne conscience, priez Dieu de pardonner vos péchés passés, la glotonnerie et l'intempérance; car aucun de ceux qui vivent dans la tempérance, comme il le doit, ne sera jamais atteint de dyspepsie. La violation de la loi crie vengeance—et la vengeance aura lieu tôt ou tard.—*Evangelical Messenger*.

VOICI IL VIENT AVEC LES NUÉES.

«Le voici qui vient sur les nuées, et tout œil le verra, et ceux même qui l'ont percé; et toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine en le voyant. Oui: Amen! Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin, dit le Seigneur, QUI EST, QUI ÉTAIT, et QUI SERA, le Tout-Puissant.» Apoc. 1: 7, 8.

«C'est d'eux qu'Enoch, le septième homme depuis Adam, a prophétisé, en disant: Voici, le Seigneur est venu avec des milliers de ses saints pour exercer le jugement contre tous les hommes, et pour convaincre tous les impies d'entre eux de toutes les actions d'impiété qu'ils ont commises, et de toutes les paroles injurieuses que les pécheurs impies ont proférées contre lui.» Jude 14, 15.

«Et il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles; et sur la terre, les peuples seront dans la consternation et ne sachant que devenir, la mer et les flots faisant un grand bruit. Les hommes seront comme rendant l'âme de frayeur, dans l'attente des choses qui arriveront par tout le monde; car les puissances des cieux seront ébranlées. Et alors on verra venir le Fils de l'homme sur une nue, avec une grande puissance et une grande gloire.» Luc 21: 25-27.

CHER LECTEUR,—Permettez que je vous adresse quelques mots concernant ce sujet solennel, le sujet de la seconde venue du Seigneur. En le faisant, je me bornerai autant que possible aux paroles de Dieu lui-même, parce qu'elles sont les plus à propos et les plus claires, parce qu'elles sont «vivantes et efficaces, et plus pénétrantes qu'aucune épée à deux tranchants;» et parce que je ne désire pas que vous étudiez la chose en disant que je vous impose les opinions incertaines des hommes. «Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux églises.» Lecteur! «Ce Jésus qui a été enlevé d'avec vous dans le ciel, en reviendra de la même manière que vous l'y avez vu monter.» Actes 1: 11. Il faut que le ciel le contienne jusqu'au temps du rétablissement de toutes choses. Puis il viendra dans sa propre gloire et dans la gloire de son Père, et avec tous ses saints anges pour vous demander compte des actions faites dans ce corps.

Etes-vous prêts pour sa venue? Pourrez-vous supporter sa présence? Pourrez-vous subsister devant le Juge de toute la terre? Il vint une fois dans l'humiliation; il viendra alors dans la majesté; il vint une fois dans l'opprobre; il viendra alors dans la gloire; il vint une fois dans la faiblesse; il viendra alors dans la force; il vint une fois pour sauver; il viendra alors pour juger, et pour rendre à chacun selon ses œuvres. Apoc. 22 : 12.

1. *Il vient pour exercer la vengeance contre ceux qui ne connaissent point Dieu, et qui n'obéissent point à son Evangile.* 2 Thess. 1 : 8. *Ce jour-ci* est le jour de la grâce; celui-là sera le jour de la vengeance; *ce jour-ci* est le temps de sa miséricorde; celui-là sera le temps de sa colère. Sa patience aura été épuisée, et son amour ne s'exercera plus. Ses yeux, ces yeux mêmes qui ont pleuré sur Jérusalem, seront alors comme une flamme de feu, vous perçant comme la foudre, et vous consumant par leur éclat terrible. Ses pieds, ces pieds mêmes qui ont senti la fatigue au puits de Sichar seront semblables à « l'airain le plus fin » pour vous fouler dans la cuve de sa colère. Apoc. 14 : 19. « Car la journée de l'Eternel vient, car elle approche; une journée de ténèbres et d'obscurité, une journée de nuages et de brouillards. » Joël 2 : 1, 2. Etes-vous préparés pour ce jour de terreur et de ténèbres? Vous êtes-vous enfuis, comme la colombe, dans les fentes du rocher? Cant. 2 : 14. Avez-vous trouvé votre refuge en Celui qui est un abri contre le vent et une retraite contre la tempête? Esa. 32 : 2.

2. *Il vient pour juger le monde en justice.* Ps. 96 : 13. Il est maintenant le Sauveur; mais il sera alors le Juge; il est maintenant sur le propitiatoire; il sera alors sur le trône, sur le grand trône blanc devant lequel se tiendront les vivants et les morts, les petits et les grands. Son jugement sera juste et sage. Il sera impartial et immuable. Ses sentences ne seront point révoquées ni changées dans toute l'éternité! Toutes les nations, les tribus et les langues seront citées à la barre de ce jugement. *Vous y serez, vous* qui lisez ces lignes, et qui pensez peut-être bien peu à ce jour terrible! Comment répondrez-vous à cet appel? Comment donnerez-vous votre compte? Tremblez-vous? Le péché *non pardonné* vous alarme-t-il? Alors regardez à Jésus *maintenant!* Esa. 45 : 22. Regardez vers lui, et soyez pardonné! Regardez à lui et soyez sauvé pour toujours!

3. *Il vient pour ressusciter les morts.* « Chacun en son propre rang: Christ est les prémices; ensuite ceux qui lui appartiennent ressusciteront à son avènement. » 1 Cor. 15 : 23. « Le Seigneur lui-même descendra du ciel avec un grand cri, avec la voix d'un archange, et avec la trompette de Dieu; et ceux qui seront morts en Christ ressusciteront premièrement. » 1 Thess. 4 : 16. Ce matin de la résurrection est l'espérance bienheureuse du chrétien; car alors il verra Jésus face à face, et les derniers restes du péché et de la souffrance seront laissés derrière lui dans sa tombe. Mais pour vous, ce matin glorieux est-il plein d'espérance et de joie? La pensée de ce jour remplit-elle votre âme d'une joie ineffable et glorieuse? Ou bien êtes-vous de ceux qui, lorsque ce jour arrivera, préféreraient mille fois être laissés pour toujours dans la tombe plutôt que d'être entraînés de leurs cellules comme des criminels, pour entendre prononcer leur sort final? S'il en est ainsi, Oh! réfugiez-vous donc *maintenant*, vers un *Sauveur ressuscité!* Sa résurrection vous parle d'une expiation achevée, d'une source ouverte,

d'un voile déchiré, et d'un propitiatoire accessible, de l'accueil gracieux d'un Père offensé, mais toujours plein d'amour. Allez à lui *maintenant*, ne tardez point, car la venue du Seigneur est proche!

4. *Il vient pour être glorifié dans ses saints et pour se rendre admirable en ce jour-là dans tous ceux qui auront cru.* 2 Thess. 1 : 10. Lecteur, êtes-vous un *saint*? Etes-vous un de ceux dans lesquels Jésus sera *glorifié* en ce jour-là? Etes-vous un de ceux qui *l'admireront* alors? Ah! le glorifiez-vous maintenant? L'*admirez*-vous maintenant? Ou bien, le méprisez-vous ou le rejetez-vous? Tous ses saints l'admirent: l'*admirez*-vous aussi? Les anges le louent: le louez-vous aussi? Le Père trouve en lui ses délices: trouvez-vous aussi en lui les vôtres? Il est le bien-aimé du Père: est-il aussi votre bien-aimé? Oh! « rendez hommage au Fils, de peur qu'il ne se courrouce, et que vous ne périissiez dans cette voie, quand sa colère s'embrasera tant soit peu. » Ps. 2 : 12.

5. *Il vient pour faire toutes choses nouvelles.* Apoc. 21 : 5. Il vient comme le second Adam, pour détruire l'œuvre du premier Adam. Il vient pour abroger et pour enlever la malédiction à laquelle la création a été assujettie par la chute. Rom. 8 : 19-23. « Nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où la justice habite. » 2 Pier. 3 : 13. Lecteur! si toutes choses sont faites *nouvelles*, votre cœur aussi doit être fait nouveau. Il doit y avoir au-dedans de vous une nouvelle création, si vous voulez posséder ou jouir de la nouvelle création extérieure. Un cœur nouveau doit exister en vous avant que vous puissiez chanter le cantique nouveau. Avez-vous été renouvelé? Les choses vieilles sont-elles passées? Sinon vous êtes encore sans aucune espérance de posséder l'héritage incorruptible qui ne se peut souiller ni flétrir! Vous n'êtes point propre à l'habiter. Ecoutez les paroles de Jésus: « Je te conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé par le feu, afin que tu deviennes riche; et des vêtements blancs, afin que tu en sois vêtu. » Apoc. 3 : 18. Alors tu marcheras avec lui en vêtements blancs, et tu mangeras du fruit de l'arbre de vie qui est au milieu du Paradis de Dieu.

6. *Il vient pour lier Satan.* Apoc. 20 : 1-2. Etant la semence de la femme, qui avait été promise, il vient pour écraser la tête du serpent. Ses saints se réjouissent en cela. Mais, lecteur, prenez-vous part à cette joie? Le triomphe de Christ est-il votre triomphe? Les victoires de l'Agneau sont-elles vos victoires? Ou, êtes-vous de ceux qui descendent de la semence du serpent, lesquels en ce jour terrible auront tous part à son sort? Si vous êtes maintenant dans les rangs de Satan, alors votre ruine, votre perdition est certaine. Oh! quittez ces rangs pour toujours! Joignez-vous au Capitaine de notre salut! Chargez-vous de votre croix, et suivez-le! Alors les conquêtes de Jésus seront vos conquêtes; ses victoires, vos victoires!

7. *Il vient au souper des noces.* Apoc. 19 : 7-9. Il est l'époux. Il ne tardera pas longtemps. Il viendra bientôt. Lecteur, êtes-vous prêts? Avez-vous de l'huile dans vos lampes? Vos reins sont-ils ceints et vos lampes sont-elles allumées? Etes-vous revêtus d'un fin lin blanc et pur qui est la justice des saints? Apoc. 19 : 8. Oh! recevez l'avertissement, de crainte que vous ne soyez au nombre des vierges folles, de crainte que vous n'ayez point l'habit de nocces! de crainte qu'avant que vous cherchiez à entrer, la porte ne soit fermée! Oh! sou-

venez-vous que les bienheureux sont ceux qui sont appelés au banquet des nocces de l'Agneau! Apoc 19 : 9.

8. *Il vient pour s'asseoir « sur le trône de sa gloire. »* Matth. 19 : 28. Il exercera les jugements parmi les nations. » Esa. 2 : 4. Il règnera en la montagne de Sion et à Jérusalem, et il sera glorieux en la présence de ses anciens. Esa. 24 : 23. Il sera le véritable Salomon, le Prince de Paix. Toutes choses lui seront assujetties. Hébr. 2 : 8. Il jugera avec justice. Esa. 11 : 4-9; 32 : 1; Ps. 72 : 2. Son royaume et son sceptre sont un royaume et un sceptre de justice. Ps. 45 : 6, 7. Les royaumes de ce monde deviendront son royaume glorieux; et les couronnes de la terre seront placées sur la tête de celui qui seul en est digne.

Mais dans ce royaume rien de ce qui est souillé n'y entrera. Apoc. 21 : 27. Voici ce qu'il déclare lui-même concernant ce royaume: « En vérité, en vérité, je vous dis, que si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. » Jean 3 : 3.

LECTEUR, ÊTES-VOUS NÉ DE NOUVEAU! Sinon, les portes de ce royaume vous sont fermées! Vous ne pouvez y entrer. Oh! « AMENDEZ-VOUS! car le royaume des cieux est proche. » Matth. 4 : 17. La venue du Seigneur est proche. Encore un peu de temps, et vous entendrez le son de la dernière trompette. Encore un peu de temps, et il vous sera dit: Venez pour être jugés. Celui qui doit venir viendra et il ne tardera point. Le jour du Seigneur, viendra comme un larron dans la nuit. Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut.

COMMENT IL FAUT OBSERVER LE SABBAT.

« Si tu retires ton pied du Sabbat, et que tu ne fasses pas ta volonté au jour qui m'est consacré, et si tu appelles le Sabbat tes délices, et honorable ce qui est consacré à l'Eternel, et que tu l'honores en ne suivant point tes voies, et en ne trouvant pas ta volonté, et en ne disant pas des paroles vaines; alors tu jouiras des délices en l'Eternel, et je te ferai passer à cheval par dessus les lieux haut élevés de la terre; et je te donnerai pour te nourrir l'héritage de Jacob ton père; car la bouche de l'Eternel a parlé. » Esa. 58 : 13, 14. Voilà une promesse glorieuse, « la bouche de l'Eternel a parlé » mais quelles sont les conditions de cette promesse? Que nous observions le Sabbat, dira quelqu'un. Oui, mais de quelle manière? Non pas en causant et en trouvant notre propre plaisir, mais en recherchant sérieusement le Seigneur.

L'action de l'Esprit de Dieu est souvent entravée par un esprit de mondanité et de légèreté parmi les chrétiens. Il parlent de leurs provisions, de leurs récoltes, de leurs vêtements, de leurs enfants, des modes, etc., et ainsi par leurs actions et leurs conversations, le Sabbat n'est pas honoré; il n'est pas appelé consacré à l'Eternel; leurs pieds ne se sont point détournés de trouver leur propre plaisir. Que le Seigneur nous aide à tous à observer plus soigneusement les conditions de cette glorieuse promesse. Elle est faite expressément à ceux qui sont engagés dans la grande réforme du Sabbat, à ceux dont le devoir est de montrer aux chrétiens de nom leurs transgressions; et si nous manquons de satisfaire à toutes les conditions de la promesse, nous n'avons aucun droit à toutes les bénédictions qui y sont mentionnées. Hélas! il n'est que trop naturel pour nous de désirer faire notre

propre volonté, de trouver notre propre plaisir, de dire des paroles vaines ; et si en faisant quelques pas de plus, ou quelque action de peu d'importance, nous pouvons nous éviter une longue course un autre jour, nous essayons de nous persuader que c'est une œuvre nécessaire. Ainsi nous n'honorons pas Dieu en déshonorant son saint jour. Oh ! que le Seigneur nous aide à trouver nos délices dans les heures sacrées de ce jour de repos.

J'aime le Sabbat, dira quelqu'un, mais je suis isolé, et je n'ai pas le privilège de me réunir avec ceux qui ont une même foi. Ma famille n'est pas avec moi dans mes croyances, les heures du Sabbat s'écoulent lentement, et le jour paraît bien long. Comment l'abrègerons-nous ? Sera-ce en allant au lit, en restant oisif, en visitant un voisin, en nous promenant nonchalamment autour de la ferme, ou en faisant une promenade avec quelque personne mondaine ?

Frères et sœurs, essayons de mieux faire. Prenez votre Bible, cherchez quelque lieu tranquille, et lisez soigneusement les paroles de vie. Puis priez instamment que Dieu vous accorde sa grâce pour vous aider à vaincre votre mauvaise nature et à aimer Dieu et son mémorial. Ainsi occupé dans de saintes études, les heures du Sabbat s'écouleront rapidement, vous trouverez vos délices dans ce saint jour, et lorsque le soleil disparaîtra derrière l'horizon, vous vous prosternerez devant Dieu, et vous lui rendrez grâces pour son précieux jour de repos.

—♦—
«JE PUIS TOUT EN CHRIST QUI ME FORTIFIE.» Phil. 4:13.

IL y a des moments dans notre vie chrétienne où tout semble vouloir s'écrouler sous nos pieds, rien ne réussit dans nos entreprises tant matérielles que spirituelles, il arrive alors souvent que notre foi s'en ressent, et que nous nous laisserions volontiers aller à nous demander si notre profession d'enfant de Dieu repose sur des bases solides, ou si elle n'est pas simplement la conséquence d'une misérable illusion ; nous regrettons jusqu'à un certain point de n'être pas entièrement comme l'homme du monde qui va son train sans s'occuper ni de sa conscience ni de son âme, et sur les entreprises duquel la bénédiction divine semble pourtant reposer. Nous ne saurions assez nous méfier de cette ruse de Satan. Si tout ne nous réussit pas, et même si absolument rien ne nous réussit, nous avons à examiner si, comme enfants de Dieu, nous marchons d'une manière conforme à sa volonté, si nous répondons consciencieusement aux obligations que nous impose notre sainte vocation, si nous n'avons pas négligé l'exhortation de l'apôtre St.-Paul, «de prier sans cesse,» si nous n'avons pas, plus ou moins, au moment de notre conversion, imité Ananias et mis à part quelque chose pour notre propre compte ; une foule de choses peuvent entraver notre communion avec Dieu, quelques regrets, une position difficile à laquelle il nous est pénible de nous soumettre, peut-être quelque péché secret auquel nous n'avons jamais entièrement renoncé parce que nous n'en avons jamais évalué la gravité. Il est sans doute bon que dans de tels moments nous jetions un regard sérieux sur nous mêmes, que nous nous demandions si réellement notre vieil homme a été en plein crucifié avec ses convoitises. Dieu ne veut pas faire en nous son œuvre à moitié et le St.-Esprit ne peut véritablement agir que lorsque nous avons tout apporté sur l'autel

du sacrifice, une fois tout là ne soyons plus inquiets, le feu de la grâce saura tout consumer.

Placé ainsi en la présence de notre Dieu, nous découvrirons certainement la source du mal et comme nous ne pourrons la trouver qu'en nous-mêmes, nous n'aurons qu'une chose à faire, c'est de nous humilier, demander pardon à notre tendre Père céleste de notre manque d'obéissance, lui donner sans aucune arrière-pensée et sans le moindre regret tout ce que nous avons dans notre égoïsme conservé par devers nous, lui dire franchement : «Seigneur, augmente notre foi.» Il viendra au-devant de nous, il nous fera voir, «qu'il ne brise point le roseau froissé et qu'il n'éteint point le lumignon fumant !» Il nous ouvrira ses bras pour nous bénir, il nous remplira de sa paix, il nous donnera l'assurance de sa paternelle protection ; car il fait grâce aux humbles. Notre foi d'abord ébranlée sera plus forte que jamais, nous comprendrons la portée de ces paroles de Jésus : «Si tu peux croire, toutes choses sont possibles au croyant,» et à notre tour, nous pourrons nous écrier, «Je crois, Seigneur, aide-moi dans mon incrédulité.» Le diable sera ainsi vaincu, et toute gloire sera rendue à notre Dieu.

Il se peut aussi que nous soyons dans un parfait état de santé spirituel, et que Satan seul cherche à troubler notre paix avec Dieu ; dans ce cas ne perdons pas courage, le Seigneur qui a commencé à être avec nous dès le jour de notre conversion restera avec nous jusqu'à la fin, rien ne saurait nous séparer de son amour, un regard confiant sur l'œuvre de notre Rédempteur suffit pour apaiser les plus violentes tempêtes. N'oublions pas que notre cité terrestre n'est point permanente, que nous sommes dans l'attente de choses meilleures. Appliquons-nous à étudier quelle est la volonté de Dieu et à y marcher, croissons dans la sanctification, obéissons lorsque nous avons la certitude que c'est Dieu qui nous parle, il ne suffit pas d'être enfant de Dieu pour glorifier Dieu, la vraie bénédiction ne peut reposer que sur l'enfant docile.

L'Eternel bénissait son peuple en rapport avec l'obéissance que ce dernier lui témoignait en accomplissant la loi. L'œuvre de notre salut ne trouve sa force également que dans la soumission de Jésus-Christ à la loi de son Père. «Il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix.» Nous qui sommes ses disciples avons-nous une autre loi à observer ? Serons-nous plus sages que ne l'a été le Fils de Dieu lui-même, puisque c'est par sa propre obéissance qu'il s'est assujéti toutes choses, avons-nous un autre modèle à suivre, et n'est-ce pas justement par le fait de son obéissance que nous sommes rendus capables d'accomplir toute la loi ? Si nous voulons jouir de la faveur de notre Dieu, il est absolument nécessaire que nous marchions en tous points sur les traces de son Fils, aucune autre condition ne saurait nous rendre parfaitement heureux, car c'est en «Lui qu'il a mis sa complaisance.» Il est certain que si les chrétiens en général s'appliquaient davantage à connaître ce qui est véritablement la volonté de Dieu, il y aurait entre eux plus d'amour ; cette espèce de jalousie qui souvent touche à la haine, qui nous sépare les uns des autres et qui nuit à l'avancement du règne de Dieu disparaîtrait, à sa place il y aurait union dans la paix, dans la joie et dans la prière, par conséquent la bénédiction. A quoi bon que je me dévoue à l'œuvre de l'évangélisation, soit en France, soit ailleurs, à quoi bon que je me glorifie d'un grand nombre de conversions ; si mon œuvre, est entachée d'égoïs-

me, d'étroitesse, je puis être sûr qu'elle ne jouit pas de l'approbation de Dieu, la maison que j'aurai voulu bâtir à Dieu sera une maison de chaume sur laquelle la bénédiction ne saurait reposer. On croit souvent savoir beaucoup lorsqu'on ne sait rien. On ne se rend pas assez compte que «Paul plante et qu'Apollos arrose, mais que c'est Dieu seul qui donne l'accroissement.» Apprenons donc à être charitables, ne jugeons pas nos frères avant de les connaître, et surtout souvenons-nous des paroles de Gamaliel : «Si cette œuvre est des hommes elle tombera d'elle-même, mais si elle est de Dieu vous ne sauriez l'entraver.» Agissons donc avec droiture sous le regard de Dieu et à sa gloire ; si nous sommes spécialement appelés à travailler dans sa vigne, rendons-nous bien compte de notre mission qui consiste à gagner des âmes à Jésus-Christ ; ensuite laissons faire le St.-Esprit qui est infiniment plus sage que nous. Que le ministre fidèle ne craigne pas. S'il confie les membres de son église à la direction de l'Esprit du Seigneur, il peut être convaincu que l'ensemble de son église n'en ressentira que du bien ; le St.-Esprit vivifiera chacun des membres, les comblera de grâces, les conduira toujours davantage dans la lumière, la sanctification de chacun fera la sanctification de l'ensemble et même du pasteur.

Il y a assez de peines et de douleurs dans la vie de chaque chrétien sans que nous cherchions à en augmenter la mesure par de vaines disputes, tous voudraient réussir d'une manière ou d'une autre et tous ne peuvent voir la fin de leur désirs, sans doute parce que notre Dieu connaît mieux nos propres cœurs que nous ne les connaissons nous-mêmes. Si nous réussissions par exemple dans toutes nos entreprises matérielles il se pourrait fort bien que nous nous attachions tellement aux biens périssables, que notre vie chrétienne serait amenée à faire une véritable banqueroute. Souvent Dieu place un chrétien à une rude école parce qu'il a des vues toutes spéciales sur lui, peut-être une vocation à lui inconnue et que Dieu manifestera lorsqu'il le jugera convenable.

Laissons-nous donc silencieusement diriger par notre bon Dieu et Père, ayons confiance en sa miséricorde et nous ne serons jamais confus.

L'Eternel dit : «Je suis ton bouclier.» Gen. 15:1.

Qui veut en toi se confier
T'a pour soleil et bouclier ;
Tu donnes la grâce et la gloire ;
Tu couronnes l'intégrité,
D'honneur et de félicité
Au-delà de ce qu'on peut croire.

G. K.

—♦—
LA CONFESION CHRÉTIENNE.

«CELUI qui cache ses transgressions, ne prospérera point ; mais celui qui les confesse et qui les délaisse, obtiendra miséricorde.» Prov. 28:13.

Nous avons appelé l'attention sur le «Pardon Chrétien» comme étant pour tous un devoir impérieux, et nous avons insisté sur le fait que celui qui a été offensé doit accorder un pardon entier et sincère à celui qui l'a offensé.

Toutefois il est nécessaire que nous insistions aussi sur un autre côté de la question, savoir, sur la nécessité absolue d'une confession parfaite et entière de la part de celui qui a offensé. Quoique ce soit pour nous un devoir de laisser toujours la porte grande ouverte pour votre frère en faute, de l'accueillir à bras ouverts, toutefois un impérieux devoir s'impose à chaque coupable, c'est de faire une confession franche et sincère de ses torts.

Ces lignes s'adressent donc, non point à celui qui a été offensé, mais seulement à celui qui a offensé. Nous disons à ces personnes que ce n'est que par la confession que l'on peut juger de la repentance. La confession est en effet le premier pas vers la repentance; c'est le point de départ du retour au bien pour tout malfaiteur.

Qu'est-ce que la confession d'après la parole de Dieu? C'est l'action de reconnaître que nous avons mal fait, et de demander pardon à la personne que nous avons offensée. Ce n'est pas une œuvre de la chair, ni de la volonté de l'homme, car l'homme naturel n'aime point à dire: «J'ai tort,» mais c'est l'œuvre de la grâce; c'est un des fruits de l'Esprit, c'est l'effet de la communion avec Dieu; c'est une preuve de l'action de l'Esprit sur le cœur et sur la conscience.

Souvent une personne a tort sans le savoir; il n'y a pas chez elle conscience de péché, ni une intelligence des pensées de Dieu. Elle n'est pas exercée à discerner le bien et le mal, et son esprit est si agité qu'il ne peut voir clairement la vérité. Dieu exige que nous renoncions à nous-mêmes, bien que ce soit entièrement opposé aux maximes et aux coutumes du monde. La tendance du cœur naturel est plutôt de cacher, de couvrir, ou de justifier son action. Le monde et Satan s'efforcent de nous montrer la vérité à travers des lunettes colorées pour plaire à la chair; de nous empêcher d'oindre nos yeux d'un collyre spirituel afin que nous voyions clairement quelle est la pensée du Seigneur, et quelle est sa volonté à notre égard. Et quand on a discerné le sentier du devoir, il faut encore de la spiritualité pour y marcher, et de la grâce pour faire confession, et plus la confession sera complète, plus sera grande la bénédiction spirituelle.

Il est un devoir bien clair qui s'impose à chacun: c'est de considérer soigneusement et sincèrement si notre frère a quelque chose contre nous. C'est de nous demander quand et comment nous l'avons offensé, quelles sont les circonstances qui ont occasionné l'offense, quels faux rapports ont circulé, quelles mauvaises impressions ont été produites, et à qui doit être attribué l'état de froideur et d'aliénation qui existe entre les frères.

La Bible enseigne qu'avant d'offrir notre culte à Dieu, nous devons considérer ce point: «Et que là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi.» Ensuite vient l'injonction: «Va t'en premièrement te réconcilier avec ton frère.» Parce qu'on ne fait pas cela, l'offrande reste sur l'autel, non acceptée. Le feu ne consume point le sacrifice; la conscience ne trouve point de paix, l'âme fatiguée et chargée ne trouve aucun repos, le cœur oppressé, aucun soulagement. La vie spirituelle est éteinte; la route est enveloppée de ténèbres; de fausses idées de Dieu remplissent l'imagination, les progrès de la vie divine sont entravés, et la ruine, la faiblesse et le désordre moral s'ensuivent. Tels sont trop souvent les résultats qui accompagnent l'inimitié non confessée et conservée dans le cœur. Il ne faut point s'en étonner, car la confession à nos frères est placée sur le même pied que la confession à Dieu. La Parole de Dieu dit: «Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous les pardonner.» Ainsi la manière dont Dieu agit envers ses enfants doit être la règle que devrait suivre tout enfant de Dieu dans sa manière d'agir envers son frère. C'est une règle sûre dont les bons résultats sont inmanquables.

Mais vous direz: Ah! je sais que Dieu pardonne abondamment et sans tarder, cela

est incontestable, mais je n'ai pas la même certitude quant à mon frère. Il est possible qu'il ne me pardonne pas, lors même que j'irais vers lui, et que je lui confesserais ma faute. Cela n'amènera que des reproches amers, et ne fera qu'empirer les choses. J'ai confessé cette offense à Dieu; il m'a pardonné; sûrement cela suffit.

Mon frère, vous n'avez pas à vous inquiéter des résultats; votre devoir est clair et simple. Allez vers lui, et confessez-lui votre faute. C'est sur lui et non sur vous que repose la responsabilité, s'il refuse de vous pardonner. C'est à vous à faire votre devoir, devant Dieu et devant les hommes, et quels que soient les résultats, celui qui connaît votre cœur, et les motifs secrets de votre conscience vous récompensera par son approbation.

Pénétrez-vous de cette pensée, qu'il faut faire votre confession à celui que vous avez offensé; à l'église, si vous avez manqué envers l'église; au public, si vous avez outragé le public. C'est à la personne ou à la société offensée que la confession doit être faite, non d'une manière anonyme ou clandestine, mais personnellement, avec toute franchise et sincérité.—*Word and Work.*

CHRISTIANISME PRATIQUE.

JE voudrais qu'on parlât plus souvent de la nécessité d'appliquer sa religion à ses moindres actes. L'année passée, j'ai fait bâtir une maison, et pour la peindre, j'ai choisi un homme qui fait profession de piété; il prie dans les réunions de prières et exhorte souvent les jeunes gens. Mais il n'a pas rempli de ciment les trous où il enfonçait les clous de la garniture du toit; il n'a pas peint le haut des portes des mansardes; en un mot, il a mal fini l'ouvrage où il pensait que cela ne se verrait point. Cependant, le soleil ayant déjoint la menuiserie, a fait tomber les clous, ce qui a produit des gouttières et a fait découvrir sa négligence. Puis ayant dû faire raboter le haut d'une porte qui fermait mal, on s'aperçut qu'il n'avait pas été peint. Dès lors, j'ai fait moins de cas de la piété et des prières de cet homme. Je préfère de beaucoup les chrétiens scrupuleux qui remplissent de ciment les trous de la toiture et peignent avec soin les parties de la boiserie qui se voient le moins.—*La Chambre Haute.*

LE SEL DE LA TERRE OU L'INFLUENCE DES CHRÉTIENS.

QUELLE influence les chrétiens ne sont-ils pas appelés à exercer dans le monde et sur le monde! Il faut, selon la parole du Seigneur Jésus, que leur action y soit semblable à l'action salutaire du sel, qui relève le goût des choses les plus fades et les préserve de la corruption, à celle de la lumière, qui plaît aux yeux et répand une vive clarté dans les plus profondes ténèbres. Le monde, par son oubli de Dieu et par son péché, ne pourrait que devenir un objet d'horreur et de dégoût sans les vrais chrétiens qui s'y trouvent et qui lui donnent encore quelque saveur. Rappelons-nous que dix justes auraient suffi pour préserver Sodome de la destruction. Si le Seigneur avait abandonné le monde à lui-même, il serait tombé toujours plus bas, tandis que les vrais chrétiens, sel de la terre, l'empêchent par leur influence sanctifiante de se corrompre tout à fait. De plus ils reflètent la lumière qui émane des rayons du Soleil de justice: ils éclairent ce qui les entoure en manifes-

tant le bien et le mal, en répandant la connaissance du Seigneur, de sa grâce et de sa volonté.

Sainte influence! Magnifique vocation! Mais aussi grande responsabilité des enfants de Dieu! C'est pour eux un impérieux devoir de travailler à éclairer, à sanctifier le monde; la connaissance de l'Évangile leur est donnée pour qu'ils la répandent autour d'eux, non-seulement par leurs paroles, mais aussi par le témoignage d'une vie sainte et lumineuse. Ils sont placés dans le monde comme une ville sur une montagne, c'est-à-dire qu'ils attirent les regards. Puissent-ils être fidèles à faire briller la lumière de leurs bonnes œuvres en vue de la gloire de Dieu! Il faut que les hommes glorifient, à cause d'eux, leur Père céleste. C'est là un avertissement pour le chrétien de ne pas chercher sa propre gloire, mais de se rappeler qu'il est un serviteur inutile, ne faisant que ce qu'il est obligé de faire! C'est un avertissement de ne pas se tenir dans la retraite par fausse humilité, par crainte des hommes, ou par amour de ses aises! C'est un avertissement surtout de veiller sur lui-même pour entretenir le don qui est en lui! Le sel sans saveur ne serait plus du sel; un chrétien inutile n'est pas un chrétien. Ah! soyons attentifs, soyons sérieux, soyons fidèles! Puisse chacun de nous s'appliquer vraiment à devenir un grain de ce sel: une lumière claire et brillante, quel que soit ce grain, quelque modeste, que soit cette lumière! Grands et petits, parents et enfants, maîtres et serviteurs, tous nous sommes appelés à cette sainte vocation: «Ayez du sel en vous-mêmes,» (Marc 9: 51), dit le Seigneur Jésus; et son apôtre Paul ajoute à ce précepte général une recommandation particulière: «Que tous vos discours, soient assaisonnés de sel.» Col. 4: 6.

«Vous êtes la race élue, la sacrificature royale, la nation sainte, le peuple acquis; afin que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière.» 1 Pier. 2: 9.

Corbeille d'Argent.

«UNE parole dite à propos est comme des pommes d'or dans des paniers d'argent.» Prov. 25: 11.

—IL est plus aisé de se taire tout à fait que de ne pas trop parler.

—ON se repent souvent d'avoir parlé; de s'être tu, jamais.—*Simonide.*

—ON plait souvent en parlant peu; mais on ne plait jamais en parlant trop.

—IL faut parler bien, parler aisément, parler juste, parler à propos.—*La Bruyère.*

—SAVOIR se taire à propos est un talent préférable à celui de bien parler.—*Plutarque.*

—AVANT de parler, pensez à ce que vous allez dire: la langue dans plusieurs prévient la réflexion.—*Isocrate.*

—LES gens qui savent peu parlent beaucoup, et les gens qui savent beaucoup parlent peu.—*J.-J. Rousseau.*

—C'est le propre des bons esprits de dire beaucoup en peu de mots; les sots, au contraire, ont le don de parler beaucoup sans rien dire.—*Richardson.*

—PARLER beaucoup et bien, c'est le talent du bel esprit; parler peu et bien, c'est le caractère du sage; parler beaucoup et mal, c'est le vice du fat; parler peu et mal, c'est le défaut du sot.—*Terrasson.*

LES SIGNES DES TEMPS

„Heureux ceux qui font ses commandements“

BALE (SUISSE), NOVEMBRE 1880.

JAMES WHITE,
J. N. ANDREWS, } RÉDACTEURS
URIAH SMITH, }

LE PARDON DES PÉCHÉS.

Le pardon des péchés est présenté dans la Bible comme étant l'acte de Dieu dans sa miséricorde envers l'homme. Ce pardon est la base de notre espérance de la vie éternelle. Tous ont péché, et sont privés de la gloire de Dieu. Rom. 3 : 22. Tous ont besoin de pardon. Ce pardon est offert gratuitement dans l'Évangile de Christ. Le pardon est offert au mêmes conditions au plus humble et au plus élevé. A cet égard, tous les hommes sont égaux devant Dieu. Son offre s'étend à tous, et les conditions sont les mêmes pour tous. Sa sagesse infinie, sa grâce et son amour se manifestent dans le pardon des péchés. Ce n'est pas peu de chose de pardonner la transgression, et d'ôter le péché de la conscience. Dieu seul peut faire cela. Le riche ne peut acheter le pardon avec de l'or, et le pauvre n'en est jamais privé à cause de sa pauvreté. C'est le don gratuit de Dieu. L'Évangile est prêché, afin que l'offre du pardon soit donnée à connaître à tous les hommes. Dieu supplie même les pécheurs d'accepter le pardon de leurs péchés. Sans aucune requête de la part de l'homme et sans son assistance, il a ouvert pour lui la source du salut par le sang de Christ. Cette source est ouverte à tous. Il n'y a aucun empêchement, si ce n'est dans le pécheur. Dieu l'invite à venir, à venir aujourd'hui. Si quelqu'un n'obtient pas le pardon et la purification, c'est parce qu'il préfère le péché à la faveur de Dieu.

Mais ne nous trompons point nous-mêmes. Il existe quelques difficultés qui sont un obstacle à ce que le pardon soit obtenu, quoique toutes ces difficultés se trouvent dans la mauvaise nature de l'homme. Ainsi Dieu ne pardonnera point l'homme à propre justice : le cas du pharisien et du publicain nous le montre clairement. Luc 18 : 9-14. Le publicain obtint le pardon, parce qu'il sentait qu'il en avait besoin. Le pharisien ne désirait pas même le pardon, car il était déjà juste à ses propres yeux. Dieu ne pardonnera point à ceux qui ne se repentent pas. Pourquoi le ferait-il ? Dieu dérogerait à son gouvernement de conférer le pardon à ceux qui ne reconnaissent pas qu'ils en ont besoin. Il faut que les hommes reconnaissent leur culpabilité avant que Dieu puisse la leur pardonner. Mais ils ne peuvent reconnaître leur culpabilité avant d'avoir été instruits sur le sujet par la parole de Dieu. L'Évangile offre le pardon à ceux qui ont péché contre Dieu. Mais ce n'est pas là le premier message que Dieu adresse aux pécheurs. Un grand nombre sont remplis de leur propre justice, et ne désirent aucun pardon. Un plus grand nombre encore sentent qu'ils ont péché contre

Dieu, mais ils n'ont pas d'idée bien distincte de ce qu'est réellement le péché. Cependant, avant que Dieu pardonne le péché, il faudrait que les hommes comprissent la nature et l'étendue de leur transgression contre lui.

Qu'est-ce que le péché ? Le péché est la transgression de la loi. 1 Jean 3 : 4. Comment savons-nous ce qu'est le péché ? « C'est la loi qui donne la connaissance du péché. » Rom. 3 : 20. L'œuvre de la loi qui est de convaincre les hommes qu'ils sont pécheurs, précède-t-elle l'œuvre de l'Évangile qui consiste à pardonner les péchés ? Certainement, à moins que nous ne croyions que Dieu pardonne aux hommes leurs péchés d'abord, et qu'il leur montre ensuite pourquoi ils avaient besoin d'être pardonnés. Mais l'expérience de Paul est donnée pour montrer la manière dont Dieu agit pour pardonner le péché. Avant que Paul reçût le pardon de ses péchés, il fallait que sa propre justice fit place à un sentiment de culpabilité et qu'il vit qu'il était justement condamné comme pécheur. Comment cela fut-il accompli ? Il dit : « Je n'ai connu le péché que par la loi ; car je n'eusse point connu la convoitise, si la loi n'eût dit : « Tu ne convoiteras point. » Rom. 7 : 7.

Nous savons donc que la loi précède l'Évangile dans l'œuvre de la conversion. La première leçon que Paul dut apprendre, était qu'il n'était point juste, mais pécheur, et qu'il était sous la juste condamnation de la loi de Dieu. Il lui fut montré que la loi est sainte, spirituelle, juste et bonne. Rom. 7 : 12, 14. Et en se comparant avec cette loi sainte, il vit qu'il était charnel, vendu au péché. Rom. 7 : 14. Lorsqu'il eut appris cette leçon, il n'était pas éloigné du royaume de Dieu. Il se vit pécheur, justement condamné par la sainte loi de Dieu. Il sentit le besoin de pardon, et il le rechercha avec un cœur brisé. Alors Christ fut présenté devant lui, comme le grand sacrifice pour le péché. Il vit que, bien que la loi de Dieu demandât avec justice la mort du pécheur, Christ était mort à la place du pécheur, et il pouvait être pardonné sans que la loi de Dieu fût déshonorée. Comme pécheur repentant, c'était alors son privilège de croire au Seigneur Jésus-Christ, pour obtenir le pardon de ses péchés. Quand il a fait ce pas, il n'y a plus de condamnation pour lui, car ses péchés lui sont pardonnés, et il a la paix avec Dieu.

C'est un grand mal d'inviter les pécheurs à croire en Christ, sans leur avoir d'abord enseigné la nécessité de la repentance. Mais souvent des hommes, remplis de propre justice sont invités à croire que Christ les sauve maintenant. Des hommes déshonnêtes sont invités de la même manière. Mais que leur dit-on concernant un changement de conduite ? Que leur dit-on au sujet du gain déshonnête qu'ils ont entre les mains ? Rien. Sont-ils humiliés par le sentiment de leur méchanceté ? Est-ce qu'ils comprennent que la loi de Dieu était juste en prononçant leur condamnation ? Nullement. Ils jettent tout le blâme sur la loi de Dieu. Ils n'ont rien à faire, pensent-ils,

que de croire que Christ les sauve. Ont-ils été pardonnés ? Non, car ils ne se sont jamais repentis. Ce qu'ils appellent pardon, n'est qu'une licence pour commettre le péché, et ils croient qu'il leur est permis de transgresser les commandements de Dieu, pourvu seulement qu'ils professent de croire en Christ.

Ceux qui sont pardonnés par l'Évangile doivent d'abord voir et reconnaître qu'ils ont été justement condamnés par la loi de Dieu. De telles personnes seront des chrétiens gardant les commandements. Matth. 5 : 19 ; Jacq. 2 : 10-12 ; Apoc. 14 : 12 ; 22 : 14 ; 1 Jean 3 : 4-6. Ils peuvent ne pas comprendre parfaitement la loi de Dieu, mais ils y obéiront autant qu'ils la comprennent. L'Esprit de Dieu écrit sa loi dans les cœurs de tels chrétiens. Jér. 31 : 33 ; Hébr. 8 : 10. Et ceux qui ont la loi de Dieu dans leurs cœurs, ne pourront jamais parler contre elle de leurs lèvres. Matth. 12 : 34, 35. Ils comprennent que la loi de Dieu qu'ils ont transgressée est si sacrée que l'Évangile ne peut leur offrir le pardon qu'en vue du fait que Christ est mort à leur place, et ils ne supposent jamais pour un instant que l'Évangile leur donne permission de transgresser les commandements de Dieu.

J. N. A.

LA FOI ET LA CRAINTE.

PREMIER ARTICLE.

La foi qui sauve ne connaît point la crainte, si ce n'est la crainte de Dieu et l'observation de ses commandements. Dans le sermon de Christ rapporté dans le douzième chapitre de Luc, la foi est présentée en contraste avec la crainte. Nous appelons l'attention sur les points suivants de ce chapitre remarquable, lesquels sont du plus grand intérêt.

1. Ce sermon pratique était adressé aux disciples en présence d'une immense assemblée. Ce fait doit nous enseigner que la religion simple et pratique doit être prêchée aussi bien que la théologie. Le chapitre commence par ces mots : « Cependant, le peuple s'étant rassemblé par milliers, en sorte qu'ils se pressaient les uns les autres, il se mit à dire à ses disciples. » Verset 1.

2. Quelque important qu'ait été ce sermon pratique pour les chrétiens de chaque génération successive depuis le temps qu'il fut prononcé jusqu'à présent, ce fait ressort clairement sur les pages sacrées, savoir, que les leçons pratiques, simples et frappantes qui y sont contenues s'appliquent spécialement à ceux qui attendent le retour du Seigneur à son second avènement. Il dit : « Que vos reins soient ceints et vos chandelles allumées. Et soyez comme ceux qui attendent que leur maître revienne des noces. » Versets 35, 36.

3. Il nous met en garde contre l'avarice. « Puis il leur dit : Gardez-vous avec soin de l'avarice ; car quoique les biens abondent à quelqu'un il n'a pas la vie par ses biens. » Verset 15. La circonstance qui rendit nécessaire cet avertissement est mentionné en rapport immédiat avec ce passage, par ces paroles : « Alors quelqu'un de la troupe lui

dit : Maître ! dis à mon frère qu'il partage avec moi notre héritage. Mais Jésus lui répondit : O homme ! qui est-ce qui m'a établi pour être votre juge, ou pour faire vos partages ? » Vient ensuite l'avertissement contre l'avarice, lequel il éclaircit par la figure suivante : « Il leur proposa là-dessus cette parabole : Les terres d'un homme riche avaient rapporté avec abondance ; et il disait en lui-même : Que ferai-je, car je n'ai pas assez de place pour serrer toute ma récolte ? Voici, dit-il, ce que je ferai : J'abat-trai mes greniers, et j'en bâtirai de plus grands, et j'y amasserai toute ma récolte et tous mes biens ; puis je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années ; repose-toi, mange, bois et te réjouis. Mais Dieu lui dit : Insensé ! cette même nuit, ton âme te sera redemandée ; et ce que tu as amassé, pour qui sera-t-il ? Il en est ainsi de celui qui amasse des biens pour soi-même et qui n'est point riche en Dieu. » Versets 16-21.

L'homme riche de la parabole n'avait rien, excepté ce qu'il avait reçu du Seigneur, et comme économe fidèle des biens de son Seigneur, il aurait dû donner de l'abondance des produits de ses terres, pour nourrir les pauvres et pour soutenir la cause de Dieu. La folie de cet homme riche consistait à convoiter ce qui appartenait au Seigneur, en abattant des greniers qui étaient assez grands, et en en bâtissant d'autres pour contenir tous les produits de la terre, produits dont Dieu avait béni le travail de ses mains. Il avait des biens en abondance pour beaucoup d'années, tandis que les pauvres du Seigneur manquaient de pain. Il se consolait dans sa richesse. Il vivait pour manger, pour boire et pour prendre ses aises. Son cas est un exemple frappant de la conduite de ceux qui consacrent leur vie à amasser des trésors terrestres, et qui ne sont point riches en Dieu.

4. En contraste avec la vie et la fin de l'homme riche et avare, notre Seigneur exalte une vie de foi, et il présente le royaume immortel, comme la récompense de ceux qui montrent leur foi par de bonnes œuvres. Il désigne les corbeaux qui « ne sèment, ni ne moissonnent ; et toutefois Dieu les nourrit. » Si Dieu nourrit les oiseaux de l'air, sans qu'ils se mettent en souci de rien, ne donnera-t-il pas la nourriture et le vêtement à ceux qui se confient en lui ? « Combien ne valez-vous pas plus que des oiseaux ? »

Il cite aussi les lis des champs et le nénuphar revêtus de fraîcheur et de beauté, et il déclare que « Salomon dans toute sa gloire n'a point été vêtu comme l'un d'eux. » Et il ajoute : « Si Dieu revêt ainsi une herbe qui est aujourd'hui dans les champs, et qui sera demain jetée dans le four, combien plus vous revêtira-t-il, gens de petite foi ! » Verset 28. Il continue en faisant une application pratique de figures tirées des oiseaux du ciel et des lis des champs, dont il prend soin, et auxquels il donne la nourriture et le vêtement magnifique : « Ne vous mettez donc point en peine de ce que vous mangerez, ou de ce que vous boirez, et n'ayez point l'esprit inquiet. Car ce sont les nations du monde qui recherchent toutes ces choses ; mais votre Père sait que vous en

avez besoin. Mais cherchez plutôt le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données par dessus. » Versets 29, 31.

L'homme du monde vit pour cette vie seulement. Il met à contribution toute ses facultés intellectuelles et physiques, tout son être enfin pour amasser des trésors dans ce monde. Son esprit est surchargé de soucis et d'anxiétés concernant ce qu'il mangera, ce qu'il boira, et ce dont il sera vêtu. « Car ce sont les nations du monde qui recherchent toutes ces choses. » Mais les disciples fidèles de Jésus-Christ, se confiant en lui, doivent agir tout différemment. « Mais cherchez plutôt le royaume de Dieu et toutes ces choses vous seront données par dessus, » telle est l'expression de la foi, sortant de la bouche du divin Maître.

Mais il nous semble entendre la voix de l'incrédulité, disant : « Je n'ose m'y hasarder. Je crains de risquer mon bien-être futur et celui de ma famille si je n'amasse de quoi être à mon aise dans ma vieillesse. Que ferai-je en cas de maladie ou d'infortune ? Il faut que je mette quelque chose de côté pour « les mauvais jours. »

Eh bien ! mon frère, le Seigneur savait que vous auriez de telles pensées, que vous seriez craintif et tremblant, faute d'une foi qui sauve ; et pour vous consoler et vous fortifier, il a ajouté ces paroles en rapport avec ce qui précède : « Ne crains point, petit troupeau ; car il a plu à votre Père de vous donner le royaume. » Verset 32.

Les hommes peuvent craindre les guerres, les pestes, les tremblements de terre et les famines ; mais ces choses ne sont pas mentionnées dans ce sermon de notre Seigneur. Dans ce chapitre il grave dans l'esprit de ceux qui attendent sa seconde apparition, l'importance du devoir de considérer les choses du royaume de Dieu de première importance, et de se confier en Dieu pour les choses de cette vie. Et dans le verset suivant, il place devant ceux qui possèdent des biens, une pierre de touche qui en détournera un grand nombre, comme elle détourna le jeune homme riche de l'Evangile. Mais peu de personnes recevront cet ordre et y obéiront : « Vendez ce que vous avez, et le donnez en aumônes, faites-vous des bourses qui ne s'usent point, un trésor dans les cieux qui ne manque jamais, d'où les voleurs n'approchent point, et où la teigne ne gâte rien ; car où est votre trésor, là aussi sera votre cœur. » Versets 33, 34.

Les hommes du monde peuvent amasser des trésors ici-bas, et y placer leurs cœurs, et négliger le royaume de Dieu. Ces richesses peuvent leur être arrachées en un moment par le feu ou par l'eau. Le larron peut dérober leurs richesses si diligemment accaparées, leur dieu peut périr ainsi en une seule nuit, et ils peuvent être laissés déstitués et le cœur navré. Quelques-uns dans leur folie insensée se suicident lorsque leurs trésors terrestres leur sont ravés.

Mais ceux qui, avec foi font passer leurs trésors devant eux, et font des placements dans la banque du ciel agissent sagement. Aucune perte n'est à craindre dans cette banque-là. Et c'est une pensée consolante de savoir que ceux qui engagent leurs biens dans cette banque amassent des trésors pour eux-mêmes. Que Dieu conduise ses en-

fants qui l'aiment et qui l'attendent, et qu'il les pénètre de l'esprit de la vie à venir, afin qu'ils amassent leurs trésors pour cette vie immortelle dont la durée égalera la vie de Dieu. J. W.

RÉPONSE A UN PASTEUR DU JURA BERNOIS.

SECOND ARTICLE.

DANS la lettre qu'il nous a adressée, notre correspondant donne trois raisons importantes pour refuser d'observer le Sabbat du quatrième commandement. La première est que Dieu n'institua point le Sabbat à la fin de la création, et qu'il fut pour la première fois prescrit au Sinaï, lorsqu'il prononça les commandements. La seconde est que le Sabbat n'est pas adapté à la dispensation évangélique. La troisième est que toute la loi, soit morale soit cérémonielle a été absolument et entièrement abolie.

Si ces trois raisons étaient fondées sur des faits, elles seraient tout à fait suffisantes. Car il paraîtrait que le Sabbat n'a pas été fait pour notre race, mais qu'il n'était qu'une institution judaïque, ennuyeuse et rigoureuse dans son caractère, et maintenant complètement abolie avec toute la loi de Dieu. Mais si la déclaration qui constitue la première raison est fautive, la seconde et la troisième raison ne peuvent être fondées sur des faits. Car si le Sabbat a eu son origine dans le Paradis ainsi que le mariage, alors il ne peut être vrai que le Sabbat ne soit pas adapté à la dispensation évangélique, ni qu'il ait été aboli par la mort de Christ.

Mais dans le premier article de cette série, nous avons montré que le Sabbat a commencé lorsque Dieu a béni le septième jour et l'a sanctifié, et que notre correspondant, en niant que Dieu ait rien fait quant au septième jour à la fin de la création, si ce n'est de s'être reposé ce jour-là, doit avoir cité la Bible de mémoire. Il semble de nouveau avoir cité le passage de mémoire lorsqu'il représente que le Sabbat a eu son origine avec le quatrième commandement au Sinaï. Ex. 20 : 8-11. Car il ne remarque pas que le Sabbat est mentionné lors de la chute de la manne un mois avant que la loi fût donnée au Sinaï (Ex. 16), et que le quatrième commandement lui-même montre que le Sabbat fut fait lorsque Dieu bénit le septième jour et le sanctifia, parce qu'en ce jour-là il s'était reposé. Nous avons prouvé que notre correspondant a commis une grande erreur en niant que le Sabbat ait eu son origine dans le Paradis et en disant qu'il fut fait au Sinaï pour les Juifs. Toutefois c'est là la première raison qu'il donne pour rejeter le Sabbat, et ses deux autres raisons découlent réellement de la première. La seconde raison qu'il donne pour rejeter le Sabbat est qu'il n'est pas adapté à la dispensation évangélique. Il l'expose ainsi :

« Si ce commandement était encore valable dans l'économie présente, il faudrait y obéir en toutes ses parties et non dans quelques-unes seulement. Par conséquent infliger au violateur du Sabbat le châtement indiqué par la loi, c'est-à-dire la la-

pidation (Nomb. 15 : 35, 36) en même temps qu'interpréter le commandement dans le sens de la loi, et s'étendre même à la défense de faire du feu ce jour-là." Ex. 35 : 3.

Les difficultés que présente ici notre correspondant auraient un grand poids s'il avait réussi à prouver que le Sabbat ne fut pas institué à la création, mais qu'il fut fait au Mont Sinai pour les Juifs ; car si le Sabbat était simplement une institution judaïque, faite en même temps que ces préceptes que notre correspondant a cités, alors ces règlements devraient être considérés comme faisant partie de l'institution originelle du Sabbat. Mais nous avons montré que le Sabbat a eu son origine dans le Paradis lorsque Dieu mit à part le septième jour pour un saint usage. Ces règlements donc que mentionne notre correspondant n'eurent aucun rapport avec le Sabbat pendant près de 2,500 ans. Nous pouvons donc être d'accord avec lui, lorsqu'il dit que si nous devons garder l'institution du Sabbat, nous devons l'observer dans toutes ses parties, et toutefois ne pas accepter sa conclusion, savoir, que les règlements qu'il a cités doivent aussi être observés ; car ces règlements étaient des règlements temporaires, ne faisant nullement partie de l'institution originelle, et donnés en vue seulement du peuple juif.

Nous considérerons maintenant la nature de ces règlements. Le premier était que les violateurs du Sabbat devaient être punis de mort. Mais cela était aussi vrai concernant presque tous les commandements. Ainsi les idolâtres devaient être mis à mort. Deut. 17 : 1-7. Les blasphémateurs aussi devaient être punis de la même manière. Lévit. 24 : 11-16. Il devait en être de même des meurtriers. Lévit. 24 : 17. L'adultère aussi était puni de mort. Lévit. 20 : 10. Tandis que le gouvernement des Juifs était un gouvernement théocratique, c'est-à-dire un gouvernement administré directement par Dieu lui-même, la peine de mort devait être infligée à ceux qui transgressaient les commandements de Dieu. Mais c'était seulement un arrangement temporaire qui commença lorsque Dieu choisit les Juifs pour être son propre peuple, et qui se termina lorsqu'ils s'éloignèrent de Dieu.

Mais les préceptes de la loi morale étaient tous obligatoires pour les hommes avant que la peine de mort pour leur transgression fût commandée aux Juifs, et quand les Juifs cessèrent d'être le peuple choisi de Dieu, et qu'ils ne furent plus autorisés à infliger ce châtement, la loi morale de Dieu resta toujours valide. Car l'idolâtrie, le blasphème, le meurtre et l'adultère ne commencèrent pas à être des péchés lorsque Dieu commanda pour la première fois que le transgresseur fût mis à mort par ses semblables, et ces crimes ne cessèrent point d'être des péchés aux yeux de Dieu, quand la peine de mort ne fut plus exécutée par les hommes selon l'ordre de Dieu. Notre correspondant ne contestera point cela. Mais la peine de mort infligée par le magistrat n'était point l'entière pénalité de la loi de Dieu. La pénalité réelle sera l'infliction de la seconde mort au jour du jugement. Souvent le cou-

pable échappe à la peine de mort que le magistrat a le pouvoir d'infliger, mais nul pécheur ne pourra échapper au châtement que Dieu infligera dans le lac de feu. Le système de lapidation ne faisait nullement partie de l'institution sabbatique originelle, et nous pouvons maintenant observer cette institution dans toutes ses parties, sans prendre sur nous aucune responsabilité quant au châtement de ceux qui la transgressent ; et l'abolition du système de lapidation n'est point une preuve que le Sabbat ait été aboli, parce que la réelle pénalité de la loi de Dieu, qui est la seconde mort, menace encore le transgresseur.

Nous parlerons maintenant du cas de l'homme qui fut mis à mort pour avoir ramassé du bois le jour du Sabbat. Ce n'était point un cas auquel pouvait s'appliquer la peine de mort prononcée contre ceux qui travaillaient le jour du Sabbat, car cet homme fut mis en prison, pendant que l'on consultait l'Éternel à ce sujet. On peut apprendre par les versets qui précèdent quelle était la nature de sa transgression.

„Mais pour celui qui aura péché par fierté, soit qu'il soit né au pays, soit qu'il soit étranger, et qui aura outragé l'Éternel, cette personne-là sera retranchée du milieu de son peuple ; car il a méprisé la parole de l'Éternel, et il a enfreint son commandement ; cette personne donc sera certainement retranchée ; son iniquité sera sur elle." Nomb. 15 : 30, 31.

Le récit qui suit immédiatement est évidemment donné comme éclaircissement de ces deux versets. Il est donc manifeste que c'était un exemple de péché commis par fierté, dans lequel le transgresseur avait l'intention de montrer son mépris pour la loi de Dieu. A l'égard de ce cas, voici ce que dit Hengstenburg : « Il est présenté simplement comme exemple d'une transgression de la loi commise par fierté, transgression dont parle les versets précédents. »

Enfin, nous avons encore à considérer l'objection concernant la défense d'allumer du feu le jour du Sabbat. Il n'existe dans la Bible qu'une seule de ces prohibitions Ex. 35 : 1-3. Nous montrerons que cette défense avait été faite pour les Juifs pendant le temps de leur séjour dans le désert ; et qu'elle ne devait plus être observée par eux après leur entrée dans la terre promise. Le Sabbat fut fait pour l'homme, pour être une source de rafraîchissement et de délices. Ex. 23 : 12 ; Esa. 58 : 13 ; Marc 2 : 27. Mais le pays de la Palestine est si froid à de certaines parties de l'année qu'on souffrirait beaucoup du manque de feu. Ps. 147 : 16-19 ; Jér. 36 : 22 ; Jean 18 : 18 ; Matth. 24 : 20 ; Marc 13 : 18 ; 1 Maccabées 13 : 22. Rester sans feu dans la rigueur de l'hiver aurait fait du Sabbat une malédiction et non un rafraîchissement ; car cela aurait détruit la santé de ceux qui se seraient ainsi exposés. Mais dans le doux climat de l'Arabie, où ce précepte fut donné, il pouvait être observé sans être, pour qui que ce fût, une cause de souffrance. Nous devons donc conclure que, puisque Dieu ne peut se contredire lui-même, il ne pouvait pas donner le Sabbat pour être un délice et un rafraîchissement pour l'homme, et défendre ensuite d'allumer du feu ce jour-là dans le pays de la Palestine,

où à certains moments de l'hiver l'observation de cette défense aurait occasionné de grandes souffrances, car cela aurait changé le Sabbat, et d'une bénédiction en aurait fait une malédiction. Et il est à remarquer que les préceptes qui sont d'une obligation perpétuelle sont quelque part mentionnés dans la Bible comme tels, ou bien il est dit que ce sont des ordonnances ou des lois qui devront être observées dans leurs âges après qu'Israël serait entré dans la terre promise. Ex. 29 : 9 ; 31 : 16 ; Lévit. 3 : 17 ; 24 : 9 ; Nomb. 19 : 21 ; Deut. 5 : 31 ; 6 : 1. Mais nous ne trouvons aucune parole de ce genre à l'égard de la prohibition des feux le jour du Sabbat. Voici comment parle Dr Gill, commentateur éminent, concernant cette prohibition :

„Cette loi semble être une loi temporaire, qu'on ne devait pas continuer d'observer. Il n'est pas dit non plus de cette loi qu'elle devait être une ordonnance perpétuelle dans leurs âges comme il est dit ailleurs où la loi du Sabbat est donnée ou répétée ; cette loi devait être limitée au temps de la construction du tabernacle ; elle avait été donnée au commencement des instructions pour la construction du tabernacle, et elle ne devait durer que pendant que le tabernacle se construisait ; et elle avait pour but d'empêcher tout travail public ou particulier le jour du Sabbat, en quoi que ce fût qui fit partie de cette œuvre." — GILL'S COMMENTARY SUR EX. 35 : 3.

Le Dr Bound nous donne ainsi l'idée de St. Augustin concernant ce précepte :

„Moïse ne leur donne pas cette ordonnance sans cause, car il leur en parle en rapport avec la construction du tabernacle, et tout ce qui s'y rattache, et il montre que, malgré cette œuvre, ils devaient se reposer le jour du Sabbat, et qu'ils ne devaient pas même allumer du feu, sous prétexte que c'était pour l'œuvre de la construction du tabernacle." — TRUE DOCTRINE OF THE SABBATH, page 140.

Ces ordonnances que notre correspondant a citées pour prouver que le Sabbat n'est pas adapté à la dispensation évangélique ne font nullement partie de l'institution originelle du Sabbat ; elles ne font point partie du quatrième commandement qui est la grande loi du Sabbat. C'étaient des ordonnances temporaires, existant seulement durant un espace de temps limité pendant la dispensation mosaïque. Mais le Sabbat, dit Christ, a été fait pour l'homme (Marc 2 : 27), et nous avons montré qu'il fut fait quand l'homme était encore un être innocent, et pendant qu'il demeurait encore dans le jardin d'Eden. Le Sabbat ainsi que le mariage, nous vient du Paradis. Une telle institution doit être adaptée à la dispensation évangélique. Le Sabbat fut institué pour commémorer la création des cieux et de la terre, et nous pouvons facilement commémorer la nature de notre devoir concernant cette institution, par les enseignements de Gen. 2 : 3, savoir, que Dieu bénit le jour de son repos, et le mit à part pour un saint usage. C'est à nous à appliquer ce jour à de saintes occupations dans un culte reconnaissant envers Dieu notre Créateur.

Nous avons ainsi montré que la seconde objection de notre ami est sans fondement. Les ordonnances qu'il a citées ne font nullement partie de l'institution sabbatique originelle. Cette institution existait 2500 ans avant que ces ordonnances fussent formulées, et quoique ces ordonnances soient passées, le Sabbat qui fut fait pour l'homme dans le Paradis existe encore, et est aussi

propre à être observé par nous dans la dispensation évangélique qu'il l'était pour Adam dans son état d'innocence.

Dans notre prochain numéro, nous examinerons la proposition finale de notre correspondant, savoir, que la Bible ne fait aucune distinction entre la loi morale et la loi cérémonielle, et que le Nouveau Testament enseigne que la loi de Dieu tout entière a été abolie.

J. N. A.

PENSÉES CRITIQUES ET PRATIQUES SUR L'APOCALYPSE.

EXPLICATION DU CHAPITRE 14:1-5.

LES CENT QUARANTE-QUATRE MILLE.

VERSETS 1-5. „Je regardai ensuite, et je vis l'Agneau qui était sur la montagne de Sion, et avec lui cent quarante-quatre mille personnes, qui avaient le nom de son Père écrit sur leurs fronts. Et j'entendis une voix qui venait du ciel, semblable à un bruit de grosses eaux, et au bruit d'un grand tonnerre; et j'entendis une voix de joueurs de harpe qui touchaient leurs harpes, et qui chantaient comme un cantique nouveau devant le trône, et devant les quatre animaux et les vieillards; et personne ne pouvait apprendre le cantique, que ces cent quarante-quatre mille qui ont été rachetés de la terre. Ce sont ceux qui ne se sont point souillés avec les femmes, car ils sont vierges; ce sont ceux qui suivent l'Agneau, quelque part qu'il aille; ce sont ceux qui ont été rachetés d'entre les hommes, pour être les prémices à Dieu et à l'Agneau; il ne s'est point trouvé de fraude dans leur bouche; car ils sont sans tache devant le trône de Dieu.“

C'EST un trait caractéristique de la parole prophétique que le peuple de Dieu n'est jamais amené dans une position d'épreuve et de difficulté et laissé là sans espoir. Après avoir introduit les enfants de Dieu dans des scènes de danger, la prophétie ne reste pas silencieuse, les laissant deviner leur sort, dans le doute, et peut-être dans le désespoir quant au résultat final; mais elle les conduit jusqu'à la fin, et leur montre une issue dans toutes les luttes. Les cinq premiers versets d'Apoc. 14 en sont un exemple. Le chapitre 13 laissait les enfants de Dieu, apparemment un petit nombre faible, en guerre mortelle avec les plus puissants pouvoirs de la terre que le dragon puisse appeler à son service. Un décret est proclamé et soutenu par le pouvoir suprême du pays, portant que tous doivent recevoir la marque de l'Antichrist, et condamnant à mort ceux qui refusent d'obéir à ce décret. Dans ce conflit et dans cette extrémité, que peuvent faire les enfants de Dieu? Que deviendront-ils? Avec le prophète, jetez un coup d'œil en avant sur la scène suivante du programme, et que voyons-nous? Les mêmes personnes se tenant avec l'Agneau sur la montagne de Sion. C'est une foule triomphante, célébrant leur triomphe sur des harpes harmonieuses dans les parvis célestes. Nous nous sentons ainsi assurés que, lorsque viendra le temps de notre conflit avec les puissances des ténèbres, la délivrance sera non-seulement certaine, mais immédiatement accordée; elle sera le premier événement de notre histoire, le glorieux repos après le long pèlerinage terrestre, le terme glorieux d'une vie de travaux, de souffrances et de luttes continuelles ici-bas.

Plusieurs considérations montrent que les 144,000 que l'on voit ici se tenant sur la montagne de Sion sont les saints qui viennent d'être présentés comme étant les objets de la fureur de la bête et de son image.

1. Ils sont identiques avec ceux qui sont marqués, mentionnés au chap. 7. Il a déjà été montré que ce sont les justes qui seront vivants à la seconde venue de Christ.

2. Ils sont les vainqueurs mentionnés dans Apoc. 3:11, 12.

3. Ils sont «rachetés d'entre les hommes» verset 4, expression qui ne peut s'appliquer qu'à ceux qui d'entre les vivants, seront transmués. Paul travaillait pour essayer de parvenir à la résurrection d'entre les morts. Phil. 3:11. C'est là l'espérance de ceux qui dorment en Jésus; ils attendent une résurrection d'entre les morts. Une rédemption d'entre les hommes, d'entre les vivants, doit signifier une chose différente, et ne peut signifier qu'une seule chose, savoir la transmutation. D'où il résulte que les 144,000 sont les saints vivants qui seront transmués à la seconde venue de Jésus-Christ.

Où est la montagne de Sion où se tient cette foule? C'est la montagne de la Sion dans le ciel; car la voix des joueurs de harpe, qui sont sans doute ces mêmes personnes est entendue comme venant du ciel, de la même montagne de Sion de laquelle la voix de l'Eternel est entendue, lorsqu'il parle à son peuple, en rapport avec la venue du Fils de l'homme. Joël 3:16; Hébr. 12:26-28; Apoc. 16:17. Une juste considération du fait qu'il y a une montagne de Sion, et une Jérusalem dans le ciel serait un antidote puissant contre l'hallucination de la doctrine appelée «Siècle à Venir», qui enseigne que l'Évangile sera prêché aux païens et aux Juifs après le second avènement de Christ.

Dans ces courtes remarques, nous attirons l'attention sur quelques détails de plus concernant les 144,000.

1. Ils ont le nom de son Père écrit sur leurs fronts. Au chap. 7, il est dit qu'ils ont sur leurs fronts le sceau du Dieu vivant. Nous avons ainsi une clef importante pour comprendre ce que signifie le sceau de Dieu; car nous voyons d'abord que le Père envisage son nom comme son sceau. Le commandement de la loi qui contient le nom de Dieu est par conséquent le sceau de la loi. Le commandement concernant le Sabbat est le seul qui ait ce sceau, c'est-à-dire le seul qui contienne le titre descriptif qui distingue le vrai Dieu de tous les faux dieux. Partout où ce commandement était placé, là était le nom de l'Eternel (Deut. 16:6.); et quiconque garde ce commandement a, conséquemment, le sceau du Dieu vivant.

2. Ils chantent un cantique nouveau que personne ne pouvait apprendre. Au chapitre 15:3, il est appelé le cantique de Moïse, et le cantique de l'Agneau. Le cantique de Moïse, ainsi qu'on peut le voir dans Ex. 15, était le cantique de son expérience et de sa délivrance. Tel est donc le cantique des 144,000. Personne autre que les 144,000 ne peut se joindre au chant de ce

cantique, car personne autre n'a fait une expérience semblable à la leur.

3. Ils ne se sont point souillés avec les femmes. Dans l'Écriture, une femme est le symbole d'une église; une femme vertueuse représente une église dans son état de pureté une femme corrompue représente une église apostate. C'est donc un trait caractéristique de ces 144,000 qu'au temps de leur délivrance ils ne se souillent pas avec les églises corrompues; ils n'ont aucun rapport avec elles. Toutefois, nous ne devons pas comprendre qu'ils n'aient jamais eu aucun rapport avec ces églises; car ce n'est qu'à un certain temps que le peuple se souille en restant en contact avec elles. Au chap. 18:4, nous trouvons que les enfants de Dieu qui se trouvent encore à Babylone, sont appelés à en sortir de crainte qu'ils ne participent à ses péchés. Répondant à cet appel, et cessant tout rapport avec elle, ils échappent à la souillure de ses péchés. Ainsi les 144,000, quoique quelques-uns d'entre eux aient pu avoir une fois des rapports avec des églises corrompues, ont rompu ces relations lorsqu'il aurait été un péché de les continuer.

4. Ils suivent l'Agneau, quelque part qu'il aille. Nous entendons que ces paroles s'appliquent aux 144,000 après qu'ils ont été rachetés. Ils sont la compagnie spéciale de leur Seigneur glorifié dans le royaume. Le chap. 7:17, parlant de la même multitude, et du même temps, dit: «Car l'Agneau qui est au milieu du trône, les paîtra et les conduira aux sources d'eaux vives.»

5. Ils sont les «prémices» à Dieu et à l'Agneau. Ce terme semble être appliqué à différentes personnes pour représenter des conditions spéciales. Christ est les prémices comme antitype de l'offrande tournoyée. Ceux qui ont les premiers reçu l'Évangile sont appelés dans Jacq. 1:18, les prémices de ses créatures. De même les 144,000 mûrissant pour le grenier céleste, ici sur la terre, pendant les scènes périlleuses des derniers temps, seront transmués et enlevés au ciel sans passer par la mort. Occupant une position préminente, ils sont dans ce sens, nous le croyons, appelés les prémices à Dieu et à l'Agneau. U. S.

LA QUESTION D'ORIENT.

LES lignes suivantes extraites du *Christian Union*, donnent un aperçu intéressant de la situation en Orient. La Porte essaye encore sa force diplomatique; la flotte reste immobile; les puissances hésitent. Toutes semblent comprendre qu'un conflit est inévitable; mais elles redoutent de frapper un coup dont personne ne peut prévoir les résultats. Ce serait mettre le feu à une trainée de poudre aboutissant à une poudre immense. Personne ne pourrait prédire les effets de l'explosion. Les résultats actuels d'un conflit peuvent être comparativement légers; ou bien un conflit terrible peut inonder l'Europe de sang.

Ce n'est pas simplement la question apparemment insignifiante de savoir si la ville de Dulcigno sera cédée au Monténégro, si la frontière grecque sera reculée de quelques

milles vers le nord, ou si même on laissera la Roumanie orientale suivre ses instincts naturels et s'unir à la Bulgarie dans un état bulgare ; mais il s'agit de savoir si le pouvoir du calife sera renouvelé, si le monde mahométan sera réuni sous un seul chef, si tout le fanatisme farouche du sixième et du septième siècle renaîtra dans l'Europe orientale, en Asie Mineure, et peut-être dans les Indes et en Afrique.

Le calife est le successeur de Mahomet. le mot calife signifie vicaire ou successeur, et ainsi le calife est à l'égard de la religion mahométane ce que le pape est à l'égard de la chrétienté catholique romaine. Dans les théories mahométanes, il est investi d'une autorité tout aussi grande, considéré avec un respect tout aussi grand, et obéi avec un zèle tout aussi ardent et incontesté. Mais le monde mahométan a été déchiré par des luttes entre des califes rivaux, comme le monde occidental l'a été par des luttes, entre des papes rivaux. Longtemps le Sultan de la Turquie a prétendu au califat, et cette prétention, graduellement tombée dans l'oubli, le Sultan actuel essaye de la rétablir. Il ne combat point pour obtenir une portion du territoire de la Grèce, mais pour gagner une autorité quasi papale sur l'Asie, les Indes et l'Afrique. Les Mahométans du reste du monde ne tireraient pas une épée, ne feraient pas un kilomètre pour le Sultan, comme gouverneur civil de la Turquie, mais pour maintenir l'autorité du calife comme pape mahométan, ils sont prêts à se battre, et à mourir s'il le faut ; et l'Ulémas, sacrifice mahométane, ou jésuites païens de la Turquie sont prêts à stimuler leur fanatisme, et à le mettre en activité toutes les fois que l'occasion offrira quelque perspective de succès.

Il y a trois ans que le Sultan actuel fut élevé au pouvoir par des ministres qui avaient l'intention de se servir de lui comme de leur outil. Il avait été élevé parmi les Ulémas, et il possède tout le fanatisme, toute l'étroitesse et toute la bigoterie, de la plus farouche hiérarchie des mahométans, sans en posséder le courage. Il vit que pour arriver au pouvoir, il fallait revendiquer et rétablir l'autorité du calife ; que s'il pouvait atteindre ce but, il obtiendrait une autorité absolue, non-seulement dans son propre empire turc, mais par tout le monde mahométan. Pendant dix-huit mois, il avait concentré entre ses propres mains tout le pouvoir du gouvernement de la Turquie ; l'outil était devenu le maître, et depuis ce temps-là, il a employé toute son énergie pour regagner l'autorité plus grande de calife, avec la suprématie qu'elle lui donnait sur l'Asie-Mineure, l'Asie centrale, les Indes et l'Afrique. De là la proclamation du Grand Concile des Ulémas, déclarant que le Sultan règne comme calife. De là les fréquents massacres de chrétiens dans la ville de Constantinople et dans les environs avec une impunité absolue jusqu'ici. De là les menaces occasionnelles d'une « guerre de religion » par laquelle la Turquie tenait l'administration de Beaconsfield dans la crainte de perdre les Indes.

Maintenant la « guerre de mots » a accompli tout ce qu'elle pouvait accomplir. En s'identifiant avec la hiérarchie mahométane, le Sultan a obtenu encore une fois une prise sur les Arabes et les Indiens, mais sa suprématie sur eux dépend de son pouvoir pour résister à l'Europe. S'il cède à l'influence européenne, savoir, à la chrétienté, il renonce à jamais à l'espoir d'arriver au pouvoir du califat. Si, au contraire, il peut montrer qu'il est capable de défier l'Europe ou de la vaincre, il regagnera la position de

calife que les Sultans ont perdue. Et c'est beaucoup dire. Cela signifie que, par toute l'Asie-Mineure, le fanatisme mahométan renaîtra, qu'il y aura un massacre général des chrétiens ; que dans les Indes et l'Asie centrale toute l'influence de la population mahométane sera soulevée contre le gouvernement anglais, afin de renverser la domination anglaise dans les Indes ; et qu'il y aura un retour général de l'état de choses à ce qu'il était il y a un siècle.

A en juger par les apparences, le ministre qui est à la tête du gouvernement anglais comprend ainsi la question d'Orient ; mais il n'est pas si évident que le reste de l'Europe la comprenne de la même manière. L'Autriche a une folle terreur de l'influence russe en Orient, et craint un changement quelconque, à moins que ce ne soit un changement pour le pire. La politique de Vienne est de laisser la Turquie mourir d'une mort naturelle, mais le ministère autrichien ne s'inquiète nullement combien de chrétiens meurent d'une mort non naturelle pendant cette longue opération. La France et l'Allemagne s'observent l'une l'autre, étant chacune surtout anxieuse que l'autre ne retire aucun avantage des complications et des alliances de l'Orient, et qu'elle ne soit pas elle-même enveloppée dans une guerre lointaine qui menace ses propres frontières.

La Russie ouvre un œil vigilant sur la possibilité d'obtenir un passage par eau du Bosphore à la mer Méditerranée. La seule puissance qui soit intéressée à empêcher le Sultan de regagner le pouvoir du calife, c'est l'Angleterre ; car l'Angleterre est la seule puissance dont la suprématie indienne serait menacée par le retour à la vie et la concentration du mahométisme. C'est la diplomatie de l'Angleterre qui a amené dans le port de Raguse la flotte alliée ; c'est le Vice-Amiral anglais qui la commande ; c'est par la décision anglaise qu'elle s'y maintient. Car l'Angleterre a à la tête de son gouvernement un homme qui, à moins qu'il ne puisse l'empêcher, ne veut pas voir un mahométan s'élever par tout l'Orient, avec toutes les calamités effrayantes qui s'ensuivraient certainement si ce cheval fauve monté par la Mort et suivi par l'Enfer, était une fois lâché pour parcourir l'Asie, les Indes et l'Afrique.

A LA JEUNESSE.

ALEXANDRE LE GRAND.

COMMENCEMENT DE SON RÉGNE.

PAR JACOB ABBOT.

DEUXIÈME ARTICLE.

UN officier du gouvernement se rendit en hâte vers Alexandre pour lui annoncer la mort de son père, et son propre avènement au trône. Une assemblée des principaux conseillers et hommes d'état fut convoquée à la hâte et d'une manière tumultueuse, et Alexandre fut proclamé roi au milieu d'acclamations unanimes et prolongées. En réponse, Alexandre fit un discours. Lorsqu'il se leva, les regards de cette vaste multitude se portèrent sur le jeune roi, et chacun écouta avec un intérêt intense ce qu'il avait à dire. Malgré son extrême jeunesse, il avait à peine vingt ans, il parla avec toute la décision et la confiance d'un homme énergique. Il dit qu'il prendrait la place de son père et exécuterait ses plans ; qu'il espérait le faire de telle manière que tout irait com-

me si son père n'était pas mort, et que la nation verrait que le nom seul du roi avait changé.

Le motif qui avait porté Pausanias à assassiner Philippe de cette manière ne fut jamais entièrement connu. Différentes opinions existaient à ce sujet. Les uns disaient que c'était un acte de vengeance personnelle produite par un oubli ou une injure que Pausanias avait reçu de Philippe. D'autres pensaient que l'idée de ce meurtre avait été insinuée par un parti des états de la Grèce hostiles à Philippe, et mécontents qu'il commandât les armées alliées qui allaient pénétrer en Asie. Démosthène, célèbre orateur, était chez les Grecs l'ennemi déclaré de Philippe. Un grand nombre de ses plus puissantes harangues furent prononcées dans le but d'exciter ses compatriotes à résister à ses plans ambitieux et à diminuer son pouvoir. Ces harangues furent appelées ses Philippiques, et de là s'est élevée la pratique qui a prévalu depuis ce jour, d'employer le terme philippique pour désigner en général toute harangue fortement dénonciatoire.

Or, on dit que Démosthène, qui était alors à Athènes, annonça la mort de Philippe dans une assemblée athénienne bien avant que les nouvelles eussent pu y être apportées. Il expliqua le fait de la connaissance prématurée de cette nouvelle en disant qu'elle lui avait été communiquée par quelqu'un des dieux. C'est pourquoi bien des personnes ont supposé que le complot d'assassiner Philippe avait été formé en Grèce ; que Démosthène était un complice ; que Pausanias était l'agent pour l'exécuter ; et que Démosthène était si plein de confiance dans le succès du complot, et qu'il se glorifiait tellement dans la certitude de la réussite qu'il n'avait pu résister à la tentation d'en anticiper les nouvelles.

D'autres personnes pensaient que les Perses avaient comploté ce meurtre, et, par la promesse de grandes récompenses avaient décidé Pausanias à l'exécuter. Cependant Pausanias lui-même, ayant été immédiatement mis à mort, il fut impossible d'obtenir de lui quelque information concernant les motifs de sa conduite, lors même qu'il eût été disposé à en donner.

Quoi qu'il en soit, Alexandre se trouva soudainement placé dans une des positions les plus proéminentes de tout le monde politique. Ce n'était pas simplement qu'il succédât au trône de la Macédoine ; quoique cela même eût été une position élevée pour un si jeune homme ; mais la Macédoine était une très-petite partie du territoire sur lequel Philippe avait étendu son pouvoir. L'ascendant qu'il avait acquis sur tout l'empire grec, et les immenses préparatifs qu'il avait faits pour entreprendre une incursion en Asie, avaient fait d'Alexandre l'objet de l'attention universelle. Chercherait-il à prendre la place de son père quant à toute l'étendue de son pouvoir, et entreprendrait-il de soutenir ses vastes projets et de les exécuter, ou se contenterait-il de gouverner tranquillement, son pays natal ? Telle était la question qui restait à résoudre.

Dans de telles circonstances, les personnes les plus prudentes auraient conseillé à un jeune prince d'adopter la seconde manière d'agir. Mais Alexandre n'avait aucune idée de renfermer son ambition dans de telles limites. Il résolut de s'asseoir entièrement sur le trône de son père, et non-seulement de prendre possession de tout le pouvoir que son père avait acquis, mais de commencer immédiatement les efforts les plus énergiques et les plus vigoureux pour l'extension de ce pouvoir.

Son premier plan fut de punir les meurtriers de son père. Il fit examiner les circonstances de ce cas, et les personnes soupçonnées d'avoir été complices de Pausanias dans ce complot furent traduites en justice. Quoique les motifs du meurtrier n'eussent jamais pu être pleinement reconnus, plusieurs personnes furent trouvées coupables d'y avoir participé, et furent condamnées à mort et publiquement exécutées.

Ensuite Alexandre décida de n'apporter aucun changement aux nominations de son père aux grands offices du gouvernement, mais de laisser entre les mêmes mains tous les divers emplois des affaires publiques. Combien cette conduite était sage ! La plupart des jeunes gens ardents et enthousiastes, placés dans les mêmes circonstances, auraient été enflés et vains de leur élévation, et auraient remplacé les anciens et fidèles serviteurs du père par des favoris personnels de leur âge, inexpérimentés, incompetents, et pleins de suffisance comme eux. Mais Alexandre ne fit point de tels changements. Il laissa leur place aux anciens officiers, et chercha à maintenir les affaires dans le même état que si son père n'était pas mort.

Il y avait surtout deux fonctionnaires qui étaient des ministres en qui Philippe avait le plus de confiance. C'étaient Antipater et Parménion. Antipater avait la charge des affaires civiles, et Parménion, des affaires militaires. Parménion était un général très-distingué. Il était alors âgé de près de soixante ans. Alexandre avait une grande confiance en son habileté militaire, et il lui était grandement attaché. Parménion entra au service du jeune roi avec un grand empressement, et il le suivit pendant presque toute sa carrière. Il semblait étrange de voir des hommes d'un âge si avancé, d'une si grande réputation et d'une telle expérience obéir aux ordres d'un si jeune garçon ; mais il y avait dans le génie, le talent et l'enthousiasme du caractère d'Alexandre, quelque chose qui inspirait l'ardeur de tous ceux qui l'entouraient, et rendait chacun désireux de se joindre à son étendard et d'aider à l'exécution de ses plans.

La Macédoine était située au nord du pays occupé par les Grecs, et les plus puissants états de la confédération, et toutes les villes grandes et influentes étaient au sud de cette province. On y voyait la ville d'Athènes, magnifiquement construite, avec sa splendide citadelle couronnant une colline rocheuse au centre de la ville. Elle était le siège de la littérature, de la philosophie et des arts, et un centre d'attraction pour tout le monde civilisé. Puis venait Corinthe, fameuse par la gaité et le plaisir qui y régnaient. Tout ce qui pouvait contribuer au luxe et à l'amusement était concentré au-dedans de ses murs. Les amateurs des sciences et des arts se rendaient en foule à Athènes de toutes les parties du monde, tandis que ceux qui recherchaient les plaisirs, le luxe et la dissipation choisissaient Corinthe pour leur séjour. Corinthe était très-bien située sur l'isthme qui porte son nom, avec une vue magnifique de la mer de chaque côté. Pendant mille ans, avant le règne d'Alexandre, elle avait été une ville fameuse.

La ville de Thèbes était située plus au nord qu'Athènes et Corinthe. Bâtie sur un plateau élevé, elle avait comme d'autres villes anciennes, une forte citadelle, dans laquelle se trouvait à ce moment-là une garnison macédonienne que Philippe y avait placée. Thèbes était très-riche et très-puissante. Elle avait aussi été chantée comme étant la patrie de bien des poètes et des philosophes et d'autres hommes éminents, au

nombre desquels était Pindare, poète distingué qui avait fleuri un ou deux siècles avant le temps d'Alexandre. Ses descendants vivaient encore à Thèbes, et Alexandre, quelque temps après, eut l'occasion de leur conférer des marques d'honneur et d'une grande distinction.

Il y avait aussi Sparte, appelée parfois Lacédémone. Les habitants de cette cité étaient renommés pour leur courage, leur hardiesse, leur force physique, et pour l'énergie avec laquelle ils se consacraient à la guerre. Les Spartiates étaient presque tous soldats, et tous les arrangements de l'état et de la société, et tous les plans d'éducation avaient pour but d'avancer l'orgueil et l'ambition militaires parmi les officiers, et le courage indomptable et farouche chez les soldats.

LA BONTÉ D'UN ENNEMI.

LES champs de bataille de la dernière guerre civile des Etats-Unis ont fourni de nombreuses occasions de suivre l'ordre inspiré prononcé par le plus sage des rois et le plus éloquent des apôtres. « Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire. » Des hommes braves dans les deux armées mirent souvent en pratique cet ordre divin. En voici un cas

Vers la fin de la sanglante bataille de Friedricksburg, Virginia, Etats-Unis (13 déc. 1862), des centaines de soldats blessés furent laissés gisants par terre. Pendant toute la nuit et une partie du jour suivant, l'espace ouvert entre les deux armées fut balayé par l'artillerie des deux lignes opposées, et personne n'osait se hasarder à aller secourir les blessés. Pendant tout le temps, ils demandaient à grands cris de l'eau, mais personne ne répondait à leurs cris d'agonie, et le bruit de la fusillade se moquait de leur détresse.

Beaucoup de ceux qui entendirent les appels piteux des pauvres blessés se sentirent émus de compassion, mais cherchèrent à s'endurcir sous la force de la nécessité. L'expérience avait montré que celui qui se serait ainsi exposé aurait été sûrement atteint et aurait compté parmi les victimes sur la scène du carnage.

Mais à la fin, un brave garçon qui se tenait derrière les remparts où était l'armée du Sud donna libre cours à sa sympathie. C'était un jeune sergent d'un régiment de la Caroline du Sud. Il se nommait Richard Kirkland. Dans l'après-midi, il se rendit en hâte au quartier général, et y trouvant le commandant, il lui dit avec empressement :

« Mon général, je ne puis plus supporter cela. »

« Qu'y a-t-il donc, sergent ? » demanda le général.

« Ces pauvres gens là-bas ont crié et supplié toute la nuit et tout le jour, et c'est plus que je ne puis supporter. Je viens demander votre permission pour leur porter de l'eau. »

« Mais savez-vous, dit le général, admirant le cœur noble du soldat, savez-vous qu'aussitôt que vous vous montrerez à l'ennemi, vous serez tué ? »

« Oui, monsieur, je le sais, mais je suis disposé à risquer ma vie, afin de procurer quelque soulagement à ces pauvres mourants. Si vous me le permettez, j'essayerai. »

Le général hésita un instant ; puis il lui dit avec émotion :

« Kirkland, c'est vous envoyer à la mort, mais je ne puis rien opposer à un motif tel

que le vôtre. A cause de cela, j'espère que Dieu vous protégera. Allez. »

Pourvu d'une provision d'eau, le brave sergent sauta par dessus le mur et commença son œuvre de miséricorde. Des regards étonnés se fixèrent sur lui lorsqu'il se pencha vers le premier blessé, et que soulevant sa tête avec tendresse, il porta la coupe rafraichissante à ses lèvres desséchées. Avant qu'il eût terminé son service d'amour envers le premier blessé, tous les soldats des lignes de l'Union comprirent la mission de l'homme gris (c'était la couleur du costume des confédérés) et pas un ne tira un coup de fusil.

Il resta sur ce terrible champ de blessés une heure et demie, donnant de l'eau à ceux qui étaient altérés et aux mourants, redressant leurs membres mutilés, posant leurs têtes sur leurs sacs, et étendant sur eux leurs habits et leurs couvertures, comme une mère couvrirait son enfant, et pendant tout le temps qu'il accomplissait ce service de bonté la fusillade fut suspendue. La haine retint sa rage, et paya son tribut à cet acte de bonté.

Neuf mois après, le jeune et brave Kirkland fut tué à la bataille de Chickmauga Creek ; mais son acte de bonté envers ses ennemis ne sera jamais oublié. — *Youth's Companion*.

AYEZ DE L'ÉTIQUETTE DANS LA CONVERSATION.

NE manifestez jamais de l'impatience.

N'interrompez pas une personne qui parle.

Ne trouvez pas à redire, quoique vous puissiez critiquer d'une manière aimable.

Ne parlez point de vos affaires personnelles et particulières, ou de vos affaires de famille.

N'ayez pas l'air de remarquer les fautes de langage de celui qui parle.

Ne perdez jamais l'empire sur vous-mêmes et ne vous laissez point aller à parler d'une manière excitée.

Ne faites point allusion aux infirmités ou aux particularités de ceux qui sont présents.

Ne commencez pas toujours la conversation en parlant du temps.

Ne parlez pas très-haut. Une voix ferme, claire et distincte, et toutefois douce et musicale, a un plus grand pouvoir.

Ne soyez pas distrait, obligeant ainsi celui qui vous parle à répéter ce qui a été dit, afin que vous compreniez.

Ne cherchez pas à entrer dans les confidences des autres. S'ils vous accordent leur confiance, ne la trahissez jamais.

N'entremêlez pas votre langage de mots étrangers ou de termes recherchés. C'est presque aussi impoli que de chuchoter.

N'employez pas un langage profane, des termes vulgaires, ou des mots à double sens qui pourraient faire rougir quelqu'un.

Ne parlez pas avec mépris d'une localité où vous pourriez être en visite. Tâchez d'y trouver quelque chose que vous puissiez avec vérité louer ; de cette manière vous vous vous rendrez agréable.

Ne soyez pas familier à l'excès. Trop de familiarité engendre le mépris. Ne soyez pas non plus dogmatique dans vos assertions, et n'attribuez pas une grande importance à vos opinions.

Ne faites pas mention de votre naissance distinguée, et ne vous glorifiez point du fait que vous descendez d'une famille noble. Vous ne serez estimé que pour votre propre mérite.

Ne contredisez point. Si vous rectifiez les paroles de quelqu'un, dites : « Je vous

demande pardon, mais j'ai une impression que c'était de telle ou telle manière.» Prenez garde comment vous contredisez, car vous pouvez avoir tort vous-même.

Ne vous glorifiez pas de connaître des gens riches et distingués, ni d'avoir fréquenté le collège ou visité des pays étrangers. Tout cela n'est nullement des preuves de votre véritable dignité.

En parlant de votre mari ou de votre femme, n'employez pas le nom de famille seul. Cela sonne mal de dire à une autre personne en parlant de votre mari : «J'ai dit à Jones.» Mais dites : «J'ai dit à Mr Jones.» C'est une marque de respect, et indique une bonne éducation.

Ne contractez point l'habitude de raconter de longues histoires. Quelqu'un qui persiste à raconter de longues histoires devient très-ennuyeux en société. Raconter une ou deux histoires, courts, spirituelles et appropriées à l'occasion, c'est à peu près tout ce qu'une personne devrait infliger à la société.

Ne passez pas votre temps à vous occuper de choses scandaleuses. Si vous le faites, vous abaissez votre nature morale, et vous faites peut-être une grande injustice à ceux dont vous parlez. Probablement, vous ne comprenez pas bien le cas, sans ce'a vous seriez plus indulgent.

Ne vous laissez pas aller à la satire ; sans doute, vous avez de l'esprit, et vous pourriez par des paroles sarcastiques provoquer le rire de la société aux dépens de votre antagoniste, mais vous ne devez pas vous permettre cela, à moins que ce ne soit pour réduire au silence quelque impertinent qui ne peut être repris d'aucune autre manière.—*Sabbath Recorder.*

NE FAITES PAS VOS AUMONES AFIN D'ÊTRE VUS DES HOMMES.

«Et quand même je distribuerais tout mon bien pour la nourriture des pauvres, . . . si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien.» 1 Cor. 13:3.

Ce passage est illustré d'une manière frappante par le songe suivant, raconté par une dame sur son lit de mort :

«J'ai eu un rêve si étrange ! Je n'ai pas de souvenir distinct du lieu où je me trouvais ; je sais seulement que j'étais entourée d'une lumière douce et agréable, et à l'abri de tout ennui. Près de moi se tenait un personnage auprès duquel je cherchai des instructions et des directions ; mais ici encore il ne me reste qu'un souvenir indistinct d'une lumière et de l'expression d'un visage agréable ; mais un seul objet était distinct et attirait ma plus sérieuse attention. C'était quelque chose (je ne puis dire exactement si c'était une carte ou un rouleau) sur lequel étaient représentées les actions de ma vie. Selon la nature des actions, bonnes ou mauvaises, les caractères qui les représentaient étaient lumineux ou ténébreux : Parfois il y avait sur le rouleau un point lumineux puis des ombres décroissantes jusqu'à ce qu'il me fût presque impossible de lire. En parcourant ce registre bien connu, je fus remplie de surprise et d'étonnement de ce qu'un grand nombre de mes actions apparaissaient bien différentes, de ce qu'elles avaient été dans ma propre estimation, lorsque je les avais accomplies. Quelques actions que j'avais connues mauvaises, mais dont je m'étais excusée parce que je les avais accomplies sous l'influence de quelque mauvaise habitude ou de quelque mauvaise passion, figuraient parmi les plus sombres ; et je demandai pourquoi ces péchés, qui n'avaient pas été prémédités, et que j'avais oubliés presque aussitôt après les avoir commis étaient rangés parmi des

choses que j'avais faites de propos délibéré, et dont le souvenir, semblable à des épines, s'était attaché à ma mémoire. Il me fut répondu que Dieu nous rend responsables de nos habitudes et du gouvernement de nos passions ; que la formation de mauvaises habitudes et l'assujettissement à nos passions sont en eux-mêmes des crimes, et que les actions commises sous de telles influences sont des œuvres de ténèbres.

«Puis je regardai parmi les parties les plus lumineuses du registre, et ma surprise devint bientôt plus grande qu'auparavant, et je m'écriai tout étonnée : «Sûrement, il y a là quelque malentendu.» Je vis qu'un grand nombre de mes actions que j'avais estimées les meilleures, brillaient à peine de quelques faibles rayons de lumière ; et quoiqu'un certain nombre de ces actes de bienfaisance fussent en général plus lumineux que d'autres, en cela néanmoins je fus désappointée. Par exemple, je me souviens bien qu'une fois, venant de terminer la lecture du journal d'un chrétien éminent et enthousiaste, j'étais toute remplie d'aspirations célestes. Pendant un certain temps, je n'éprouvai aucun désir terrestre, je méprisai même les plaisirs du monde. Cette lecture avait en effet produit sur moi une telle impression que j'allai immédiatement contremander un ordre que j'avais récemment donné à ma couturière. Je lui avais commandé un costume très-coûteux. Elle avait déjà dépensé de l'argent pour cela, mais lorsqu'elle me fit part de son désappointement, je lui répondis en l'exhortant à penser davantage aux choses éternelles et moins à la toilette. J'avais toujours pensé à cet incident comme étant le moment de ma vie le plus heureux et le mieux employé ; mais bien loin d'être lumineux sur le registre, il était si obscurci et si sombre que je ne le trouvai qu'avec peine. Je demandai l'explication de ce mystère, et il me fut dit que l'épisode en question n'était que le résultat d'une impulsion passagère, et n'avait porté aucun bon fruit.

Je me souvins ensuite que j'avais donné beaucoup pour des œuvres de charité, et que j'avais toujours été compatissante et libérale ; de sorte que je cherchai, espérant avoir la satisfaction de contempler l'histoire lumineuse de mes actes de bienfaisance. Hélas ! combien ils étaient clair-semés. Cependant il y en avait un qui, quoique de peu d'apparence, brillait d'un éclat bien vif, et je fus surprise. Quoi ! cet acte de charité, si insignifiant à mes yeux, et presque oublié par moi, devait-il briller d'une lumière si vive ! Qu'étaient devenues les grandes actions de bienfaisance que j'avais accomplies ? ces cinq cents dollars (2,500 fr.) que j'avais donnés pour le soulagement des incendiés de la ville de Chicago, quoique je susse qu'une telle somme était trop forte pour mon revenu ? Le personnage qui m'accompagnait répondit immédiatement à ma pensée : «Vous avez donné cette somme parce qu'il existait dans tout le pays une grande excitation, et votre enthousiasme fut réveillé. En outre, vous saviez qu'un grand nombre de vos connaissances liraient la liste des souscriptions et diraient que votre bon cœur vous avait emportée, et que votre générosité n'avait réellement pas été surpassée ; et ainsi votre don n'a pas été fait par amour pour Dieu, ou pour les hommes, mais par amour pour la louange.» Mais, m'écriai-je, je ne vois écrit nulle part que pendant un hiver, j'ai presque entièrement pourvu à la subsistance de la pauvre Mme B.— et de son enfant malade.» Ah ! répondit le moniteur impitoyable, cet hiver-là, vous demeuriez avec une famille qui don-

nait beaucoup pour des actes de bienfaisance, et vous ne vouliez pas rester en arrière à cet égard-là ; mais ce n'était pas là donner de cœur, et par conséquent, ce n'était pas en harmonie avec l'esprit de Jésus.»

De nouveau je réclamai mes droits. «Je donnai cinquante dollars (250 fr.) à une pauvre femme dans la nécessité.» «Oui fut la réponse, mais le cas de cette femme, vous avait été présenté par une personne dont vous cherchiez à gagner les affections, de sorte que vous ne voyiez ni la personne dans le besoin, ni Christ ; vous avez présenté votre don à l'idole de votre cœur, et non point à Dieu, ni à l'humanité souffrante ; puis désignant un coin du registre légèrement éclairé, la même voix continua : «Vous avez certainement eu pitié de la misère de ce jeune artiste et de sa femme, et vous avez presque vêtu cette dernière pendant deux ou trois ans ; mais la gratitude remplie de flatterie que vous rendait cette dame était très-agréable à vos oreilles, et votre bienfaisance était due en grande partie à la musique de ses louanges.»

«Accablée par le sentiment de ces vérités, je me tordis les mains dans l'amertume de mon esprit. Ah ! dis-je en gémissant, ma vie n'a-t-elle donc été qu'une suite non interrompue d'actions égoïstes ? Mais au même instant, le point lumineux, que j'avais déjà vu attira de nouveau mon attention, et je demandai : «Pourquoi donc cet oasis lumineux ? Ce n'était cependant qu'une action de peu d'importance.» Elle brilla d'un vif éclat, fut la réponse, parce qu'elle a été faite dans l'amour et avec simplicité. Vous avez eu pitié de cette sœur souffrante, et voyant que le fait de faire connaître sa destitution nuirait à sa faible chance de succès, et entraverait ses pas chancelants, vous lui avez donné ces dix dollars (50 fr.) en secret et dans le silence ; et de plus vous les lui avez donnés au nom de Christ ; et voici, la pitié ainsi donnée en simplicité de cœur, surpasse tous les autres dons.» Alors mon esprit fut soudain frappé de cette pensée qui me remplit de joie, et je dis : «Oh ! grâces soient rendues à Dieu, quoique mon égoïsme m'ait privée de la bénédiction de l'approbation du Maître, il n'a pas empêché ces nécessiteux d'en recueillir les bienfaits. Qu'importe ma récompense, puisqu'ils ont été soulagés !» A peine avais-je prononcé ces mots qu'une merveille se déroula à mes yeux étonnés : Ces sombres colonnes devinrent tout coup éclatantes de lumière ; et la voix de mon mentor résonna avec douceur à mes oreilles, en disant : «Vos œuvres sont acceptées, étant placées sur l'autel de l'amour ; car l'autel sanctifie le don.» Puis je m'éveillai.—*Wayside.*

Ecole du Sabbat.

QUESTIONS BIBLIQUES

POUR ÉCOLES ET FAMILLES.

LEÇON VI.

LE QUATRIÈME ROYAUME.

1. EN combien de royaumes le quatrième grand royaume devait-il être divisé, selon les visions des chapitres deux et sept ?
2. L'empire romain était-il divisé de cette manière ? Rép. Oui, il l'était.
3. Quand commença cette division ? Rép. L'an 356 ap. J.-C.
4. Quand fut-elle achevée ? Rép. L'an 483.
5. Quels étaient les noms originels de ces

royaumes? Rép. Les Huns, les Ostrogoths, les Visigoths, les Francs, les Vandales, les Suèves, les Burgondes, les Hérules, les Anglo-Saxons et les Lombards.

6. L'empire romain possédait-il le caractère de conquérant attribué au quatrième royaume sous les symboles des jambes de fer et de la bête grande et terrible? Rép. Ou, il possédait un tel caractère. L'historien Plutarque dit que Jules-César, général romain, en une campagne prit huit cents villes, fit un million d'hommes prisonniers, et en tua un million sur le champ de bataille.

7. Par quel symbole le quatrième royaume était-il représenté dans la vision du chapitre huit?

8. L'empire romain a-t-il accompli les prédictions données dans Dan. 8 concernant la petite corne? Rép. Oui, il l'a fait.

9. Comment a-t-il accompli la prédiction concernant la destruction du peuple saint? Dan. 8: 24. Rép. Dans la persécution des chrétiens, soit par Rome païenne, soit par Rome papale.

10. Comment l'empire romain résista-t-il contre le Seigneur des seigneurs, selon la prédiction de Dan. 8: 25? Rép. En crucifiant le Fils de Dieu.

LEÇON VII.

LA DOMINATION PAÏENNE ET LA DOMINATION PAPALE.

1. Quelle portion de l'histoire du monde la vision de Dan. 8 embrasse-t-elle? Rép. Le royaume des Mèdes et des Perses, des Grecs, et de l'empire romain.

2. Pendant quelle partie de ce temps le paganisme fut-il la religion prédominante? Rép. Pendant le règne de la Perse, de la Grèce et de Rome, jusqu'à l'an 508 ap. J.-C.

3. Par quel pouvoir le culte païen fut-il renversé? Rép. Par la papauté.

4. Par quel symbole le pouvoir papal est-il représenté dans la vision du chap. 7?

5. La petite corne du chapitre huit représente-t-elle Rome sous sa forme païenne ou sa forme papale? Rép. Elle la représente sous ses deux formes. Elle embrasse toute l'histoire de Rome; tantôt il est fait allusion à une forme, tantôt à l'autre.

6. Par quel terme le paganisme est-il représenté dans ce chapitre? Rép. Par «le continué.» Versets 11-13.*

7. Par quelle expression la papauté est-elle représentée? Rép. Par «le péché qui cause cette désolation.» Verset 13.

8. De quelle manière le renversement du paganisme est-il décrit dans ce chapitre? Rép. Par l'action d'ôter le «continué.» Verset 11.

9. De quelle manière le «domicile de son Sanctuaire» (Rome) fut-il renversé? Rép. Le siège du gouvernement fut transféré de Rome à Constantinople.

10. Quelle armée lui fut donnée (au pape) contre le «continué» (le paganisme)? Rép. Probablement les nations barbares qui conquièrent Rome, lesquelles furent ensuite converties à la foi catholique.

LEÇON VIII.

LE TEMPS COMPRIS PAR LA VISION.

1. Quelle est la question faite au verset 13?

2. Qu'est-ce qui semble être l'idée prin-

* Le mot „sacrifice“, comme tous les mots en italiques dans la Bible, ne se trouve point dans l'original, mais il est ajouté par les traducteurs pour compléter le sens du passage selon leur idée particulière de sa signification, laquelle nous croyons être incorrecte dans ce cas. „Désolation continue“ donnerait peut-être mieux le sens véritable.

cipale dans cette question? Rép. Celle du temps. «Jusqu'à quand durera cette vision.»

3. Quelles deux formes, ou phases de religion prédominèrent pendant la période entière occupée par les trois royaumes représentés dans cette vision? Rép. Le paganisme et la papauté. Voyez la leçon précédente.

4. Par quels termes ces deux formes de religion sont-elles désignées dans ce verset? Voyez la leçon sept.

5. Que devaient faire ces deux pouvoirs?

6. Que signifie le terme «armée» dans ce verset? Rép. Le peuple de Dieu, ses adorateurs.

7. Quel est le Sanctuaire auquel il est ici fait allusion? Rép. Le Sanctuaire de Dieu, le type et l'antitype.

8. Comment le Sanctuaire dans le ciel pouvait-il être foulé aux pieds par les hommes? Rép. Dans le même sens que le Fils de Dieu, ministre de ce Sanctuaire, peut être foulé aux pieds. Hébr. 10: 29; 8: 1, 2.

9. Comment le pape a-t-il foulé aux pieds le Fils de Dieu? Rép. 1. Il s'arroge des titres qui n'appartiennent qu'au Seigneur. 2. Il prend la place de Christ comme chef de l'église. 3. Il revêt les attributs de Christ en se déclarant infaillible, et en prétendant avoir le pouvoir de pardonner les péchés.

10. Comment le Sanctuaire a-t-il été foulé aux pieds? Rép. Par l'action d'établir des sanctuaires rivaux que l'on revêt du titre de Sanctuaire de Dieu.

11. Où est-ce qu'un sanctuaire rival a existé pendant plusieurs centaines d'années? Rép. A Rome, qui est appelée la «Ville Sainte,» la «Ville Eternelle,» etc.

12. Comment l'armée a-t-elle été foulée aux pieds? Rép. En ce que les enfants de Dieu ont été traités comme des hérétiques et des criminels.

13. Quelle est donc, semble-t-il, la signification de cette question? Rép. La demande semble être celle-ci: Jusqu'à quand ces deux pouvoirs qui causent la désolation s'arrogeront-ils l'autorité du ciel, et combattront-ils contre les vrais adorateurs de Dieu?

14. Quelle réponse à cette question est donnée dans le verset suivant?

15. Les 2300 jours sont-ils littéraux ou prophétiques? Rép. Ils doivent être prophétiques, autrement ils ne couvriraient point les trois grands royaumes de cette vision.

16. Quel est le Sanctuaire qui doit être purifié à la fin des 2300 jours (littéralement, des années)? Rép. Le Sanctuaire de la nouvelle alliance qui est dans les cieux (car le Sanctuaire terrestre a passé longtemps avant l'expiration de cette période prophétique.)

LEÇON IX.

CONTINUATION DE L'EXPLICATION DE LA VISION.

1. Qui fut envoyé vers Daniel pour lui faire comprendre la vision? Dan. 8: 16.

2. Quelle portion de la vision lui expliqua-t-il à ce temps-là? Rép. La portion de la vision concernant le bélier, le bouc et la petite corne.

3. Pourquoi l'ange n'acheva-t-il pas l'explication à ce temps-là? Rép. Probablement parce que Daniel n'était pas capable de la supporter. Versets 27.

4. Quelle portion fut laissée sans explication? Rép. Celle qui se rapportait au temps. Versets 13, 14.

5. Que dit Daniel concernant cette vision dans la dernière partie du verset 27?

6. Gabriel ne revint-il jamais pour ache-

ver de faire comprendre la vision à Daniel? Dan. 9: 20, 21.

7. Que dit-il maintenant qu'il était venu faire? Verset 22.

8. Quel avertissement donna-t-il à Daniel? Verset 23.

9. Quel point de la vision que nous considérons, Daniel ne comprenait-il pas? Rép. Probablement celui qui n'avait pas été expliqué, savoir, concernant le temps.

10. Gabriel reprit-il ce sujet lorsqu'il recommença son explication? Verset 24.

11. Quelle partie des 2300 jours dit-il devoir être déterminée (retranchée*). Voyez la leçon cinq, septième section) sur le peuple de Daniel (les Juifs) et sur la sainte ville?

12. Qu'est-ce qui devait être accompli pendant les soixante et dix semaines? Verset 24. Voyez les leçons six à dix de la septième section.

13. Quand est-ce que les lieux saints du Sanctuaire furent oints? Rép. Au commencement de l'exercice du service dans ces lieux saints.

14. Quand la purification des lieux saints avait-elle lieu? Rép. C'était l'œuvre finale du service. G. H. BELL.

* Ainsi nous voyons que les premières soixante-dix semaines des 2300 jours s'étendent jusqu'au commencement de l'œuvre dans la première partie du Sanctuaire céleste, et que la période entière s'étend jusqu'au commencement de l'œuvre dans la seconde partie de ce Sanctuaire.

LE SECRET DE LA PUISSANCE.

PAR ELISA H. MORTON.

L'UN des grands secrets de la puissance de l'instituteur dans son école du Sabbat, c'est son aptitude à toucher les cœurs.

De tout le mécanisme qui se rattache à l'organisme humain, le cœur est la partie la plus difficile à définir. Des individus peuvent différer quant à l'humeur et au caractère, toutefois les avenues qui conduisent au cœur, et les ressorts de ses émotions diverses sont les mêmes chez tous; et celui qui veut réussir dans l'école du Sabbat, doit apprendre à connaître ces sentiers mystérieux, et se familiariser avec ces cordes sympathiques.

L'instituteur froid, réservé, peu sympathique et insensible ne rencontrera que de la pierre à modeler, tandis que sous une autre discipline les mêmes matériaux se transformeront en éléments malléables, en cœurs sensibles et affectueux.

Il est facile de cultiver un cœur aimant, et d'acquérir une âme sensible. L'amour véritable pour le Maître, abattra des murs de glace et donnera au caractère une beauté qui attirera les jeunes personnes. La mesure de notre influence sur les autres est relative à la mesure de la profondeur de notre amour pour Dieu.

Si l'instituteur possède dans son cœur un degré quelconque de vie spirituelle, cette vie se réfléchira sur ses élèves. C'est un privilège sacré pour nous de faire sentir à chacun de nos élèves le pouvoir de la propre expérience de notre cœur. A cause de la diversité des goûts, quelques âmes peuvent être amenées plus près de nous que d'autres; mais nous pouvons enseigner à tous le chemin de la sainteté, et leur faire sentir que la religion de Jésus-Christ est quelque chose de divinement pur, doux, et aimable.

«Le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent,» et il n'y a que ceux qui lui sont véritablement consacrés qui sachent travailler sur le cœur humain.

LES SIGNES DES TEMPS

BALE (SUISSE), NOVEMBRE 1880.

SOMMAIRE.

	PAGE
POÉSIE.—La vraie Source	65
ARTICLES VARIÉS.—Comment le Concile du Vatican établit l'Infaillibilité du Pape	65
Jésus à Béthesda	66
"Chute d'Etoiles."	67
L'Esprit et les Spiritueux	67
L'Incrédule réduit au Silence	68
Avis aux Dyspeptiques	68
Voici il vient avec les Nuées	68
Comment il faut observer le Sabbat	69
"Je puis tout en Christ qui me fortifie."	70
La Confession chrétienne	70
Christianisme Pratique	71
Le Sel de la Terre ou l'Influence des Chrét.	71
La Question d'Orient	75
ARTICLES DES RÉDACTEURS.—Le Par- don des Péchés	72
La Foi et la Crainte	72
Réponse à un Pasteur du Jura Bernois	73
Pensées Critiques et Pratiques sur l'Apoca- lypse.—Explication du Chapitre 14:1-5	75
Notre Conférence Générale Annuelle	80
Amérique	80
Rapport Missionnaire de Bâle (Octobre)	80
A LA JEUNESSE.—Alexandre le Grand	76
La Bonté d'un Ennemi	77
L'Étiquette dans la Conversation	77
Ne faites pas vos Aumônes afin d'être vus des Hommes	78
ÉCOLE DU SABBAT.—Questions Bibliques	78
Le Secret de la Puissance	79

NOTRE CONFÉRENCE GÉNÉRALE
ANNUELLE.

CETTE assemblée se tiendra à Tramelan, Jura-Bernois. Elle commencera le vendredi soir, 19 novembre, au commencement du Sabbat, et elle terminera ses sessions le dimanche à midi. Comme nous n'avons que peu d'amis à Tramelan, il serait bon que ceux qui iront à la Conférence prissent avec eux quelques articles de literie. Nous désirons un rapport de chaque église et aussi de nos frères isolés. Le caissier de chaque église doit être prêt à régler ses comptes avec le caissier de la Conférence. Nous désirons un rapport de chaque école du Sabbat, et aussi celui de la Société Missionnaire de chaque localité. Ceux qui désirent prendre part à la Conférence sont priés d'en aviser frère J. E. Dietschy, afin qu'il puisse faire les arrangements nécessaires. Nous demandons spécialement à tous de s'unir à nous pour prier que la bénédiction de Dieu repose sur cette Conférence.

LE COMITÉ EXÉCUTIF,

AMÉRIQUE.

Nous avons reçu un rapport intéressant de la Conférence des Adventistes du Septième Jour à Battle Creek, Michigan. Nos frères de toutes les parties des Etats-Unis, étaient représentés à cette Conférence. L'année écoulée semble avoir été généralement prospère, et notre œuvre a avancé dans toutes les parties des Etats-Unis et dans quelques parties du Canada. Ceux qui travaillent pour avancer la cause des commandements de Dieu sont surchargés de travail. Nos frères américains les plus capables et les plus énergiques accomplissent tant de travail, que s'ils n'étaient soutenus par la main de Dieu, nous nous attendrions à les voir entièrement épuisés.

Ce qui nous réjouit surtout, c'est que tout en faisant des plans pour travailler de la manière la plus efficace possible, nos frères sentent qu'ils doivent chercher leur force en Dieu; et qu'il est de la plus haute impor-

tance qu'ils cherchent sa gloire dans l'avancement de son œuvre. Si cet esprit règne toujours parmi eux, leurs efforts seront couronnés de succès. La Conférence a exprimé le plus profond intérêt pour l'œuvre en Europe, et nous sommes très-reconnaissants pour cette sympathie. Nous devons à nos frères d'Amérique une dette de gratitude, laquelle, nous l'espérons, ne sera jamais oubliée par nos amis d'Europe. Si nous ne pouvons pas leur rendre personnellement ce qu'ils nous ont donné, nous pouvons montrer notre reconnaissance en faisant des sacrifices pour faire parvenir la vérité à ceux qui sont assis dans les ténèbres. Nous n'avons pas encore reçu les statistiques des Adventistes pour l'année qui vient de se terminer.

La Conférence Générale des Baptistes du Septième Jour à Genesee, New-York, semble avoir été une réunion remplie d'intérêt. Le rapport de l'année écoulée montre une activité croissante dans l'œuvre missionnaire. Plusieurs nouvelles églises ont été ajoutées à la dénomination. Leur mission à Shang-Hai, en Chine, a été fortifiée par l'arrivée dans ce pays de trois missionnaires. Une église fidèle de chrétiens observant le Sabbat se rattache à cette mission. Dans notre prochain numéro, nous espérons donner d'autres statistiques d'Amérique.

ON peut nous envoyer le montant des abonnements par un mandat de poste à l'adresse de *Mr J. N. Andrews, Bureau des SIGNES DES TEMPS, Bâle, Suisse*. Nos lecteurs de la Suisse, peuvent aussi, s'ils le préfèrent, nous envoyer des timbres poste au lieu d'un mandat.

RAPPORT MISSIONNAIRE DE BALE
POUR LE MOIS D'OCTOBRE.

LES SIGNES expédiés en Suisse	1,750
" " " " à l'étranger	1,753
Total	3,503
"Stimme der Wahrheit" expédiées	174
Lettres imprimées	2,813
Lettres missionnaires écrites	20
Lettres missionnaires reçues	54
Pages de traités distribués	854
Abonnements aux SIGNES	7
Abonnements à la "Stimme"	3
Visites missionnaires	7
Traités vendus	fr. 3,00

Nous donnerons ici quelques extraits de lettres, qui intéresseront et encourageront les amis de la vérité comme nous avons été intéressés et encouragés en les recevant. C'est un motif de joie et d'encouragement pour nous de voir que les précieuses vérités dont traite notre journal sont appréciées par un bon nombre de personnes.

Nous avons aussi reçu plusieurs lettres intéressantes écrites en langue allemande concernant notre journal allemand *Die Stimme*.

Un monsieur de la France nous écrit :

"Un ami m'a envoyé trois numéros de votre publication LES SIGNES DES TEMPS, et je les ai lus avec un vif intérêt, surtout un article sur le baptême, et trois articles, un dans chaque numéro, intitulé "Les Signes de l'Intempérance." L'intempérance étant le mal le plus grave qui atteint notre société dans les temps actuels, nous devons tous travailler à réagir contre ce fléau."

Un autre monsieur de la France écrit :

"A mon retour de voyage, j'ai trouvé ces derniers jours trois numéros de l'an dernier et un numéro récent de votre intéressante publication. Nous avons ouvert ici avec le concours d'amis chrétiens une salle de lecture qui rend à la classe ouvrière de grands services. Je serais heureux si vous pouviez continuer à m'adresser les SIGNES DES TEMPS."

Une dame de la Suisse écrit :

"Me trouvant en séjour ici, j'ai eu le plaisir d'y lire votre journal LES SIGNES DES TEMPS. Comme j'attache un grand prix aux choses saintes, je viens vous prier de bien vouloir m'envoyer le journal chez moi. C'est une publication que j'apprécie grandement."

Un monsieur de la Suisse écrit :

"Je vous suis très-reconnaissant de m'avoir envoyé gratuitement plusieurs numéros de votre journal, LES SIGNES DES TEMPS. Je les lis et les relis, et je cherche dans ma Bible les passages qu'il indique, afin de mieux comprendre. J'aime beaucoup lire votre journal; il me fait du bien; j'y trouve des choses excellentes que je ne connaissais pas. Ce n'est que par le moyen de personnes sérieuses que l'on apprend quelque chose de sain pour notre âme qui a tant besoin de sortir des ténèbres."

Une autre personne de la Suisse écrit :

"Je viens vous remercier pour votre excellent journal LES SIGNES DES TEMPS; il me fait beaucoup de bien, à moi et à ma famille. C'est toujours avec un plaisir nouveau que nous le voyons arriver. Quand nous avons lu, les numéros nous les prêtons à nos voisins autant que possible. Votre œuvre est bonne. Que Dieu bénisse vos efforts."

Voici ce qu'écrivait une dame de la Suisse qui s'abonne au journal et qui demande aussi des traités.

"Je ne saurais assez vous remercier pour votre bonté envers nous, en nous envoyant votre excellent journal LES SIGNES DES TEMPS. Nous avons en effet besoin de nous réveiller de notre sommeil spirituel. Je vous prie de m'inscrire pour un abonnement, car votre journal m'est très-précieux."

Un monsieur de la France écrit :

Je viens vous remercier pour les numéros de votre journal LES SIGNES DES TEMPS, que vous avez bien voulu m'envoyer. Cette lecture morale et religieuse répond aux besoins de mon esprit. Il renferme les principes du pur Evangile de notre Seigneur Jésus-Christ. Je vous serais reconnaissant si vous vouliez bien continuer à me l'envoyer."

Voici ce qu'écrivait une dame de la France :

"Je serais très-heureuse de continuer à recevoir votre intéressant journal. Le sujet que vous traitez amplement et qui a tout mon intérêt est celui de l'avènement de notre bien-aimé Sauveur. Malgré le peu de loisir que je puis trouver à côté de mes occupations, j'aime à rechercher dans la Sainte Parole de Dieu et dans les ouvrages que je puis rencontrer ce qui a rapport à ce sujet; et sans oser me dire assez éclairée à cet égard, il me semble que ce jour se hâte, et je désire être trouvée veillant, s'il venait en nos jours. Les quelques mots du dernier numéro appliquant Apoc. 13:11 aux Etats-Unis, me surprennent fort. Si ce sujet a été commencé dans un numéro précédent, je vous saurais gré de me le faire parvenir.

"Puissent vos efforts réveiller maints chrétiens, afin qu'ils ne soient pas trouvés au nombre des "vierges folles" en la grande et glorieuse journée de Christ."

Un monsieur de la Suisse nous écrit ce qui suit :

"C'est avec beaucoup de plaisir que j'ai reçu votre journal. Je le connaissais déjà un peu. Je le lis avec joie, car il peut avec la bénédiction du Seigneur faire beaucoup de bien, affermir ceux qui appartiennent déjà au Seigneur et amener à lui de nouvelles âmes. Je suis de cœur avec vous dans l'œuvre que vous avez entreprise pour la gloire de Celui qui nous a aimés jusqu'à donner pour nous son propre Fils, et à le livrer à la mort pour que nous ne périssons point, mais que nous ayons la vie éternelle. Je serais très-heureux si vous vouliez continuer à m'envoyer votre journal, et je le ferai passer aux personnes de ma connaissance."

UN APPEL EN FAVEUR DE LA
TEMPÉRANCE.

L'UNION chrétienne de Tempérance des femmes en Amérique désire qu'un jour de prière soit mis à part dans tout le monde, pour tous les chrétiens qui sont en faveur de la cause de la tempérance.

Elle demande au Comité International de l'Alliance Evangélique de désigner un jour dans la semaine de prière de l'année 1881, pour être consacré aux progrès de la cause de la Tempérance. Nous appuyons de tout cœur cette proposition.